



Aussi longtemps
que les choses iront
systématiquement
mal, je continuerai
systématiquement
à dire qu'elles ne
vont pas bien —

Henri ROCHEFORT

Directeur-Fondateur: Jean-Charles Harvey

Administration et rédaction, 180 est, rue Sainte-Catherine (suite 44), Montréal
Case postale 20, Station "N" — Tél. *Plateau 8471

Rédacteur en chef: Emile-Charles Hamel

BARRIÈRES NÉFASTES

Une minorité importante de Canadiens, à commencer par ceux de l'Ouest, ne verrait pas d'un mauvais oeil l'unité politique du Canada et des Etats-Unis. Un "Gallup Poll" nous a procuré, là-dessus, des chiffres révélateurs.

Existe-t-il un patriotisme canadien? J'en doute. A côté d'un certain nombre de nos concitoyens pour qui le Canada est au-dessus de tout, combien sont indifférents à l'idée de patrie! Le groupe le plus fœnicement canadien de ce pays est indubitablement celui de la province de Québec. Entièrement détaché de ses origines européennes et enraciné au sol québécois depuis trois siècles, comment pourrait-il être attaché à une autre terre?

Mais ce n'est pas encore là du canadianisme cent pour cent: c'est du laurientisme. Pour un très grand nombre de Canadiens de langue française — je parle de la masse — tout le pays est compris entre Percé, Hull et la frontière des Etats-Unis, et quiconque ne parle pas le français et n'est pas catholique est un étranger.

Je me trouvais récemment dans nos montagnes, en compagnie d'un guide pittoresque et intelligent. Il en avait contre MacKenzie auquel il reprochait, entre autres, d'avoir vendu le Canada à l'Angleterre et d'avoir expédié à Londres, par bateau, tout notre argent. Il faut croire qu'il avait écouté à la radio les orateurs du Bloc Populaire. Puis, s'animant, il déclara avec force: "Ce qu'il nous faudrait au gouvernement, c'est un Canayen!" Je lui demandai: "M. King n'est-il pas Canayen?" — "Comment? dit-il, vous ne savez pas ça? C'est un Anglais!" Je compris que, par "Canayen", il entendait "Canadien français". Cette idée-là est passablement répandue. Elle explique un tas de choses.

Ce patriotisme laurientin, tout limité qu'il soit, est quand même canadien, attendu que la Laurentie fait partie du Canada. Au-delà des frontières de notre province, on trouve des Canadiens, oui, mais aussi beaucoup de *coloniaux* qui ne vivent et ne respirent que par "the dear old Country" ou qui attendent d'être donnés à quelque pays étranger, les uns à la Russie, les autres, aux Etats-Unis. Ces derniers sont plus nombreux.

Un homme pratique et de gros bon sens m'expliquait, ces jours derniers, l'une des raisons qui poussent certains de nos compatriotes vers la république voisine. Cette raison, d'après lui, c'est l'absurdité du tarif canado-américain.

"Les grands magasins des Etats-Unis, disait-il, sont les meilleurs agents de propagande du projet d'unité politique entre nos deux pays. Quand on y parcourt les annonces, si attrayantes, si riches en couleurs, on constate que les prix d'une foule de produits sont infiniment plus bas aux Etats-Unis que chez nous. On n'arrive pas à s'expliquer pourquoi une frontière imaginaire fait tant de différence, pourquoi un habitant de Saint-Jean d'Iberville paye \$1,200 une automobile que l'habitant de Burlington obtient pour \$800; pourquoi un appareil de radio se vend ici \$150, là-bas, \$75; pourquoi les outils, les instruments aratoires, les tissus de coton, divers articles d'usage courant ou de luxe, sont de vingt, trente et quarante pour cent moins coûteux aux Etats-Unis qu'au Canada..."

"Le Canadien moyen réfléchit; il voudrait, lui aussi, payer moins cher tout ce qu'il achète ou convoite, jouir des mêmes avantages que le citoyen américain, et de là à souhaiter la suppression de la frontière, il n'y a pas loin. La question de piastres et de cents joue un grand rôle dans la vie des gens, allez."

L'excès de taxe douanière, encouragé par nos divers gouvernements fédéraux, depuis la naissance de la Confédération, aura donc eu l'effet de détacher du Canada, de l'indépendance canadienne, si vous voulez, un grand nombre de Canadiens. J'admets que l'industrialisation du Canada exigeait, au début, des mesures de protection et que la faiblesse numérique de notre marché domestique contribue à la différence des prix; mais il nous est intolérable de croire que la masse des consommateurs canadiens est condamnée à perpétuité à une surtaxe qui la tient dans un état d'infériorité vis-à-vis sa voisine du sud. Si nous voulons jeter nos provinces occidentales dans les bras de l'Oncle Sam, laissons faire nos douaniers: c'est eux qui finiront la "job".

Plus d'une fois, depuis le début de la guerre, MM. King et Roosevelt ont laissé entendre que les tarifs s'abaisseraient pour faire place à la liberté du commerce. Les chefs des grandes puissances ont clairement manifesté leur ferme résolution de dynamiter les barrières commerciales qui affaiblissent certaines nations et causent des guerres. Ces promesses généreuses seront, espérons-le, les réalités de demain.

Nous savons que l'abolition complète des droits douaniers est impossible. Un article fabriqué dans un pays où le standard de vie est très élevé, comme aux Etats-Unis ou au Canada, ne peut entrer en concurrence avec un article semblable de provenance asiatique, du Japon entre autres, où le niveau de vie est au plus bas et où l'ouvrier est payé 25 cents par jour; mais nous comprenons moins que le Canada et les Etats-Unis, dont les monnaies sont presque au pair et dont les structures économiques sont à peu près les mêmes, se livrent mutuellement une guerre tarifaire où les seuls victimes sont les consommateurs canadiens.

En résumé, je crois que le meilleur moyen, pour le Canada, d'éviter l'unité politique, c'est-à-dire, l'absorption par le colosse du sud, c'est d'établir l'unité économique, c'est-à-dire la liberté commerciale. Ensuite, ouvrons nos frontières à la migration des hommes: ceux-ci viendront peut-être en foule dans un pays qui leur vendra le Philco canadien au même prix que le Philco américain.

Jean-Charles HARVEY

AVEC LE SOURIRE

Le cheval-vapeur remplacé par le cheval

L'hebdomadaire français, "Candida", écrit sur les chevaux de Paris rappelés à l'activité:

"Ils sont dix-sept mille, présentement, dans la capitale.

"Un état numérique officiel est soigneusement tenu sur leur nombre et leur emploi. Beaucoup sont au service d'industriels du Nord de Paris. D'autres, employés par des commerçants de l'alimentation, y a aussi ceux des fiacres, qui

sont les préférés de la population parisienne.

"Et, enfin, ceux des particuliers. Des représentants de commerce ont pu s'associer, faire l'acquisition d'un cheval et d'une voiture susceptibles de transporter leurs échantillons à travers les arrondissements, chacun employant cet attelage un jour par semaine.

"C'est ainsi qu'on a pu voir un beak dont l'arrière était "chargé" de malles d'échantillons. Sur le siège, un monsieur ganté et correct. "Des personnes aristocratiques font visites et promenades en cabriolet, un petit groom à leur côté".

RÉVOLUTION ET C.C.F.

On sait que le socialisme, même celui de la C.C.F. n'a rien de démocratique. J'écrivais ici même, il y a quelque temps, que le programme de M. Coldwell, tel qu'il s'exprimait dans le "Macleans Magazine" du 1er septembre, ne pouvait s'établir sans l'abolition de l'opposition et la suppression de la liberté de presse et de parole. Certains de nos amis ont cru que j'exagérais. Ils me reprochèrent même d'avoir affirmé que les cécéffistes de l'Ouest étaient généralement des marxistes, c'est-à-dire des ennemis de la lutte des classes et au besoin de la révolution violente. Or, je savais à n'en pas douter que certains éléments de ce parti étaient des communistes.

Voici que les faits me donnent raison. Il y a quelques jours, au moment où M. Frank Scott, un socialiste modéré, allait faire entendre à Québec, citadelle du conservatisme, le doux évangile du C.C.F., le leader de ce parti en Colombie-Anglaise, M. Harold Winch, levait le masque:

"Le jour où le C.C.F. prendrait le pouvoir, disait-il, il entreprendrait immédiatement d'instaurer le socialisme au Canada, et si les puissances établies s'opposaient à la volonté du gouvernement socialiste-démocrate (n'est-ce pas amusant d'entendre ces gens se dire démocrates?) celui-ci usera des forces de la police et de l'armée pour mater l'opposition comme on mate des criminels.

"Si les gros intérêts disent "non", nous emploierons la recette qui réussit un jour en Russie. Un changement s'en vient au Canada, et qu'il se fasse par des moyens pacifiques ou non, cela ne dépend pas du peuple qui veut le changement.

"Un gouvernement du C.C.F. déchirerait l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord et donnerait au Canada une constitution canadienne".

Cette déclaration, qui équivaut à un appel à la sédition, est tombée comme une bombe. Comme le

fait observer le Press Information Bureau, dans son excellent résumé de la question, en date du 15 novembre, MM. Scott et Coldwell en ont été fort embarrassés. Le premier a déclaré qu'il mettait en doute l'authenticité des paroles prêtées à M. Winch; le second donne des explications ambiguës et entortillées, sans aller jusqu'à désavouer son collègue rouge. Cette réserve de M. Coldwell est significative: elle indique un accord tacite avec M. Winch.

L'aile communiste de la C.C.F. forcera sans doute nos évêques à reviser leur jugement sur l'orthodoxie de ce parti. En outre, elle se fait grandement illusion si elle croit qu'il est si facile que ça de détruire l'une des démocraties nord-américaines au profit d'une sorte d'Etat totalitaire.

Il est certain que les provinces de l'Est, particulièrement l'Ontario, Québec et les Maritimes n'accepteront pas sans combattre d'abandonner leurs libertés démocratiques aux mains de quelques amateurs genre Winch qui s'imaginent être la loi et les prophètes.

J'ai connu beaucoup de socialistes en ces dernières années. Chez tous, j'ai constaté une ignorance profonde des réalités importantes et des lois économiques. Ce ne sont que des rêves matérialistes, qui basent toute leur politique sur la vieille haine du pauvre contre le riche, du raté contre l'homme arrivé, de l'eunuque contre le puissant.

Certes, il y a du mal dans le monde. Les injustices foisonnent. Les malheurs innombrables ne se comptent pas. C'est pourquoi il faut être social ou socialiste.

Mais ceux qui veulent, par la violence, imposer aux hommes un bonheur dont ils ne connaissent pas eux-mêmes les premiers éléments, ceux-là sont des irresponsables ou des malfaiteurs.

J.-Ch. H.

POUR LA JEUNESSE

Il existe un problème de la jeunesse, une crise de la jeunesse. Crise universelle, que le jeune Canadien ressent, de façon différente peut-être, mais tout aussi vivement que le jeune Français ou le jeune Anglais... que le jeune homme qui, n'importe où, a le même âge que lui.

Crise qui ne date ni d'aujourd'hui, ni d'hier, mais qui est née tout naturellement de l'autre guerre, pour s'épanouir à la faveur de la crise économique.

Cette nouvelle guerre n'a pas résolu le problème angoissant de l'avenir des jeunes, de leur sort immédiat... Elle n'en a que retardé la solution, solution qui devient chaque jour plus difficile, plus complexe.

Des centaines de milliers de jeunes Canadiens se trouvent arrachés à leurs occupations normales, à ce qui était, qui aurait dû logiquement être leur vie. De ce nombre, combien n'ont pas terminé leurs études, ne possèdent pas un métier ou une profession à quoi revenir, une fois la paix rétablie?

Et ceux qui sont restés au Canada, ceux qui sont demeurés dans la vie civile, à cause de leur âge, de leur état de santé ou de leur carrière particulière, ceux-là aussi la ressentent, la crise; et leur avenir aussi dépend de la solution générale qui sera apportée à ce problème qui intéresse l'avenir, la vie même de la nation canadienne.

Il faut que ceux qui ont abandonné un emploi retrouvent un emploi équivalent; il faut que ceux qui ont laissé en plan leurs études puissent les reprendre et les achever; il faut que ceux qui n'avaient pas de métier en acquièrent un.

Il faut que toutes les jeunes énergies, que toutes les bonnes volontés, que tous les dons et toutes les compétences trouvent à s'employer au profit de la société, s'insérant à la place exacte qui leur revient dans le rouage immense et compliqué qu'est l'organisation d'une grande nation.

Si les énergies ne trouvent pas à s'employer au profit de la société, elles s'exerceront contre la société. On ne peut neutraliser, on ne peut briser cet élan formidable, tout puissant, qu'est l'élan de la jeunesse. A ce débordement vital, il faut une oeuvre à accomplir, ou bien quelque chose à détruire.

Normalement, l'énergie de la jeunesse trouve à s'exercer dans les occupations embrassées par les jeunes gens. Le jeune homme qui a un métier, une profession, un commerce ou une entreprise quelconque, appliquera à réussir dans ses propres affaires ce magnifique élan, cette surabondance de vie qu'il porte en soi. Le jeune électricien, le jeune avocat, le jeune libraire et le jeune industriel songeront à devenir un bon électricien, un avocat brillant, un important libraire, un industriel prospère. En définitive, c'est la société tout entière qui bénéficiera de leurs efforts individuels et de leur réussite dans leurs divers champs d'action.

Mais, quand la jeunesse ne trouve pas à s'occuper, quand toutes les carrières lui sont fermées, sa force devient un élément aveugle dont pourront se servir dans n'importe quel but ceux qui sauront le capter. On en a eu la terrible expérience, en Allemagne... C'est quand les jeunes gens ne peuvent plus se vouer librement, et avec une honnête chance de succès, aux métiers qu'elle devraient exercer, que la jeunesse devient en soi une profession — ce qui est illogique et faux, car la jeunesse n'est pas une fin en soi, mais un état, hélas! bien temporaire et purement transitoire... Quand les jeunes gens n'ont plus rien d'autre que leur jeunesse, que c'est là tout leur bien et leur seul titre dans la vie, tout est à craindre.

C'est chez les déclassés et les ratés que l'on recrute les chemises noires ou brunes. En multipliant les déclassés, qui deviennent presque fatalement des ratés, on multiplie les membres possibles de troupes de choc dont un aspirant-dictateur pourrait un jour se servir contre la nation, contre la société.

Si, après la guerre, nos jeunes gens ne peuvent terminer leurs études interrompues, accéder aux professions auxquelles ils se destinaient, trouver les emplois qui conviennent à leurs aptitudes et à leur compétence, ce seront des déclassés... Et l'on sait tout ce que cela impliquerait pour l'avenir de notre patrie!

Le besoin se fait absolument sentir, chez nous, d'un ministère qui s'occupe de la jeunesse. Un ministère de l'Education nationale serait tout indiqué, avec un sous-ministre particulièrement chargé de l'organisation post-scolaire de la jeunesse. Ce sujet est trop vaste pour que nous nous contentions seulement de l'effleur. Il y faudra revenir.

Mais, quoi que fasse l'Etat, et quel que concours qu'apporte l'entreprise privée, il demeure que les jeunes gens demeurent les principaux artisans de leur avenir, les premiers maîtres de leur propre sort.

Ils ne peuvent pas, ils ne doivent pas tout attendre de l'Etat. Rien ne serait davantage de nature à fausser leur volonté, à dissoudre leur énergie, à énerver leur action. La jeunesse doit d'abord puiser chez elle, à même ses forces, qui sont immenses, et ses possibilités, qui sont infinies. Ensuite, et ensuite seulement, elle doit attendre et chercher une aide extérieure.

Ainsi, quoi que fasse le gouvernement pour faciliter aux jeunes étudiants, mobilisés ou engagés volontaires, la reprise de leurs études, à quoi tout cela servirait-il, si les jeunes soldats refusent de se remettre à ces études? Exigeraient-ils alors que les autorités les contraignent à s'instruire malgré eux? Que deviendrait alors la liberté, pour laquelle ils se seront battus? Car il ne s'agit plus alors d'enfants à qui imposer la loi de la scolarité obligatoire...

L'Etat canadien, la nation canadienne tout entière, doivent faire tout ce qui est possible pour aider notre belle jeunesse à s'épanouir et à accomplir une destinée qu'il faut magnifiquement.

Mais, d'abord et avant tout, notre jeunesse doit savoir la désirer, cette destinée, et se montrer capable de l'accomplir.

Emile-Charles HAMEL

AVEC LE SOURIRE

Qui?

Un Parisien passait par une rue de Boulogne-Billancourt où se trouvent les usines Renault sévèrement bombardées par la R.A.F. Il grommelait assez fort pour qu'on puisse l'entendre:

— Et dire que tous ces malheurs nous arrivent à cause d'un seul homme.

Un filic l'arrêta et le conduisit à l'Oberfeldkommandant.

— Que voulez-vous insinuer par ces propos? Qui désignez-

vous ainsi? — demanda l'Oberfeldkommandant.

— Mais je pensais bien naturellement à ce damné Staline, — répondit l'accusé. N'est-ce pas lui qui est la cause de toutes nos épreuves?

— Ja Wohl, — dit le Fritz.

L'affaire fut classée.

En sortant, notre bonhomme avisa l'agent qui l'avait arrêté.

— Dis-donc, de qui penses-tu que je parlais? — demanda-t-il en clignant de l'oeil. — De Churchill, j'espère.

Le filic en tremble encore.

LE SORT QUI L'ATTEND



NORMANDIE-FRANCE

par Paul Phelps Morand

La "Normandie" que nous avons vue lamentable et noire comme un cadavre de bateau gisant sur un quai, flotte maintenant. C'est encore une triste vue que la sienne. Il lui faudra du temps pour se remettre. Il reste un énorme travail. Mais déjà elle flotte.

Tout le monde connaît son histoire. La connaît-on tout à fait? On sait bien qu'elle brûla, qu'un morne jour on la vit tout en flamme et que le feu ne s'arrêta qu'après l'avoir ravagée. On sait aussi que certains voulaient cet incendie. On ne sait pas au juste qui l'alluma. Cela fut-il fait par un traître ou par un agent des ennemis officiels, ou simplement par un imprudent?

Un pays est parfois comme un navire et le symbole de Paris est un vaisseau, dessiné du temps qu'il y avait encore des voiles, et sa devise dit qu'il vogue et qu'il ne coulera pas. Il faut qu'il en soit ainsi.

Nous savons ce qui est arrivé au pays et à la ville. Nous savons comment des traîtres les ont livrés et que ce ne fut pas un accident mais un crime probablement prémédité. Mais il ne faut pas que certains se hâtent de hurler à la mort comme des chiens. Un pays et une culture ne meurent pas ainsi. Paris a été pour beaucoup le centre du monde. Centre de pensée, d'art, de goût. On venait à Paris pour trouver tout cela. Ou si l'on ne pouvait pas aller à Paris, on étudiait tout ce qui venait. Paris était un peu la voix du monde. Il en était bien souvent le coeur.

Les artistes et les penseurs s'y rencontraient, venus des provinces ou des cinq parties du monde. Ils y étaient chez eux, pouvant y conserver sans que personne s'y opposât, leurs manières et leurs habitudes. Ils pouvaient rester

parfaitement chinois ou argentins, autrichiens ou espagnols, sans même attirer l'attention de façon gênante. Ils y restaient eux-mêmes tout en devenant parisiens. Ils y produisaient leurs plus belles oeuvres. Ils y connaissaient les tortures et les joies de leur travail.

C'était trop beau pour la France, et un jour les Pétain trouveront que cela ne pouvait pas durer. Ils appellèrent Hitler et tout devint triste et gris, comme un bateau qui a brûlé.

Mais Pétain mourra bientôt, dans son lit sans les espérances, sans avoir à être jugé, et ses amis les traîtres mourront au bout d'une corde parce que le peuple a le sens de la justice. Et ceux qui dans le monde ont douté et parfois insulté la France dans son malheur, ou déclaré qu'elle n'existait plus, ne seront peut-être pas très loués par les historiens. Tandis que la France aura repris sa place dans le monde, simplement et sans arrogance, et son travail de création, de pensée, de labeur honnête, dans un monde peut-être moins laid et plus heureux. *Fluctuat nec mergitur.*

Dans le cas du bateau comme dans le cas du pays, les traîtres ont fait bien du mal, mais en fin de compte ils auront perdu leur temps. La "Normandie" vogue, et demain la France, après le grand nettoyage, saura bien se gouverner. *Nec mergitur.* Elle en a vu d'autres. Elle a souffert atrocement, mais elle n'est pas morte.

Et pensant aux soldats de de Gaulle, à l'escadille Normandie (le même nom) et aux hommes et aux femmes des groupes de résistance, je ne serais pas surpris si l'on était bientôt forcé de reconnaître que la souffrance elle-même l'a grandie.

Paul Phelps MORAND

A la Mémoire de

MADELEINE

(Mde W. A. Huguenin)

Le voile de l'oubli semble parfois envelopper impitoyablement des écrivains qui, comme Madeleine, méritèrent, à une certaine époque, une notoriété de bon aloi.

A ses funérailles qui eurent lieu dernièrement, son corbillard ne fut entouré que de quelques amis fidèles.

Instabilité des choses!

Ses œuvres mises à part et qui ne portent pas la marque d'une haute tenue littéraire, Madeleine, pourtant, — à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, — eut la réputation d'un chroniqueur dont les revues et les quotidiens se partageaient avec profusion les écrits prime-sautiers et non sans intérêt pour un grand nombre de lecteurs.

D'un jugement sûr, d'une féconde imagination et toujours en éveil, elle savait exprimer sur ses contemporains et sur les événements des opinions qui ne manquaient ni de piquant ni de verve.

Ayant remué beaucoup d'idées et soulevé bien des contradictions en raison de son activité débordante et de ses élans d'enthousiasme qui la caractérisaient, elle a fini ses dernières années dans un regrettable silence et disparait sans bruit, entourée d'une indifférence qui nous étonne et nous glace.

C'est dommage. Outre des qualités certaines d'écrivain, cette femme au geste large possédait un cœur débordant de bonté.

Que d'œuvres charitables n'a-t-elle pas soutenues de ses encouragements et de sa bourse? Que de douleurs et de misères n'a-t-elle pas apaisées?

Il faudra toujours se souvenir qu'elle fonda, secondée par son mari, le docteur Huguenin, l'œuvre si méritoire de "L'Assistance publique" qui a donné, comme on le sait, de grandes résultats.

Son esprit de charité n'avait pas de bornes. Elle donna sans compter, n'exigeant rien en retour. Elle sut gagner l'estime de ses collègues en journalisme; elle s'entoura de jeunes écrivains avides de conquérir la renommée si chère à cet âge des chimères et des rêves de domination intellectuelle, car sa maison, toujours ouverte, les accueillait avec bienveillance.

A l'instar de ces femmes de lettres qui, aux siècles des salons célèbres, s'appliquaient à s'entourer avec grâce de beaux esprits, Madeleine se piquait de réunir autour d'elle une génération pleine d'élan et d'idéal.

On ne devrait pas manquer de se souvenir de ces époques où, faisant preuve d'une constante mansuétude, elle encourageait les œuvres et les efforts de la jeunesse, se dépensant sans compter à exalter les mérites dans les revues et les quotidiens où elle faisait autorité.

D'une érudition avérée, elle eut la passion du Beau, du Vrai. Elle justifiait le mensonge.

Energique et d'un esprit toujours en ébullition, elle se sentait le besoin de s'extérioriser, aimant le mouvement et la vie, vibrant de tout son être, sachant s'exprimer avec force, trop brachante parfois, lorsqu'il s'agissait de soutenir des opinions qui lui étaient chères, mais ne manquant jamais cependant de se passionner de justice et de vérité, cohérente dans l'expression de ses pensées et faisant preuve d'une visible sincérité dans la défense de principes qu'elle croyait soutenir dans l'intérêt du plus grand nombre.

Il arrive parfois que le destin se montre favorable au poète, et lui des dieux.

Son message ici-bas est sincère et sans apprêt, puisqu'un seul poème le hurle dans l'esprit des hommes qui lui élèvent un monument sur une place publique.

En fixant ainsi son image dans le bronze, on lui confère une survie interdite au simple mortel. Le poète est vraiment un privilégié.

D'autres écrivains, cependant, dont les œuvres ne se fixent que peu dans la mémoire de leurs contemporains ingrats et oublieux, n'ont jamais atteint à une renommée durable à la conquête des satisfactions matérielles.

Mais leur désintéressement journalistique, le fertile exemple qu'ils ont donné de leur œuvre, le fait d'apparaître exempts d'égoïsme, de cet égoïsme qui dégrade et amoindrit, et de se dépenser au bien-être de leurs semblables, leur confère un droit à notre admiration, car ils méritent qu'on leur garde un précieux et durable souvenir.

Jean CHARBONNEAU

Présentation

Infante que j'allais arracher à l'énigme
Maudite, que j'allais voir sous son voile
Comme une voile blanche et s'être, paradigme,
Posée sur le tréteau qui la fit voiler.

Néanmoins si ton oeil divulgue ses éclats
Pour lui-même, au-dessus des mares de cristal,
Comme la vapeuruse hyacinthe où ton bras
Écartant le parfum dissimule un péta.

Si ton corps, le plus pur parmi les eaux, dispute,
Pourrait-il le rayon que sa chair inaugure
Égrée sur les bords de sa vasque, s'il luit,
Infante, laisse un peu s'évaporer l'air pur

Où, parfumée de musc, tu fais battre ta flûte!

Octave AMBROISE

Liberté, Liberté chérie...

par Pierre MENDÈS-FRANCE

- UN LIVRE PASSIONNANT.
- L'UN DES PLUS EXTRAORDINAIRES RECITS de ce qui s'est passé en FRANCE depuis l'ARMISTICE.

Pierre Mendès-France, avocat à la Cour de Paris et sous-secrétaire d'Etat dans le gouvernement Daladier à la déclaration de la guerre, a écrit là un livre auquel les événements récents donnent une singulière actualité.

Pour la première fois, on y trouvera, étayé par des documents:

- le véritable récit de l'Armistice
- l'incident du "Mascilia"
- la réception qui fut ménagée par le Général Nogues aux membres du gouvernement français qui avaient décidé de continuer la guerre en se fixant à Alger
- les arrestations de Léon Blum, Paul Reynaud, Jean Zay

Le lecteur accomplira un voyage émouvant à travers la France asservie et rebelle. Il verra comment les procès sont conduits en territoire conquis; comment la population française réagit aux mesures qui sont prises pour mater toute résistance.

L'auteur, qui a été mis en prison par Vichy, a réussi à s'évader. Membre du gouvernement français, connaissant tous les dessous de la politique et ses protagonistes, il apporte des révélations sensationnelles écrites dans un style alerte et vigoureux et qui passionneront le lecteur. Ses descriptions sont d'un réalisme saisissant et révèlent une minutie d'observation qui sort de l'ordinaire.

Ce fort volume de 361 pages est en vente dans toutes les librairies ou aux bureaux du "JOUR", 180 est, rue Ste-Catherine, Montréal, au prix de \$2.00 (\$2.15 franco), payables par bon de poste ou chèque certifié.

Bonjour Sylvie!

Je quelle ton premier sourire
et j'attendais ton premier mot...
c'est à peine si tu respirais
et le monde se penche sur ton berceau.

Mais ce monde, que l'offre-t-il?
Un peu d'espoir, beaucoup de maux;
tu n'en as pas encore tous les papiers
et je ne puis en retenir le flot.

Cher petit être frémissant,
sur tes yeux à peine ouverts, laisse
mes lèvres se poser en des baisers ardents!
Si tu veux de ma tendresse,
j'en ferai ta part de bonheur
car n'ayant pas de richesse
je puis au moins t'offrir mon cœur.

Restiens que la vie
est ainsi faite:
un jour de fête,
un peu d'envie,
quelques larmes,
peu de joie!

Mais aujourd'hui
tout n'est que charme!
Et à cause de toi
et de tes cris
et de ta main que j'adore,
je veux encore
aimer la vie:
bonjour Sylvie!

S/LA. Ernest PALLASCO-MORIN.
R.C.N.V.R.

Conversation de Table

HUITRES

par Louis P. DE GOUY

Fétons ces "truffes de la mer",
Qu'en son siècle exaltaient Horace,
Par d'immortels vers pleins de grâce. —
L'HUITRE, à Rome, est un mets si cher,
Qu'au dire de Plinius et de Macrobe,
Aux seuls pontifes on en sert...
— (Notre bouche aussi bien les gobe,
Ces HUITRES qu'un moderne en us,
Nomme "OREILLES DE VENUS")
Pour leurs qualités excitantes...
On sait qu'un des Apicius
Eut, par ses notions savantes,
L'art d'en envoyer de vivantes
A Trajan, vainqueur belliqueux
Des Parthes... — Aux HUITRES, chef-œuvre,
Me dit-on offre — nous des fraîcheurs.
C'est là le secret de leurs pêches:
L'HUITRE est un hasard, un éclair
Qui passe avec les mois en R.

— La Lyre d'un cuisinier-poète M. Rouyer.

L'huitre est un des mollusques les plus déshabillés de la nature. Elle n'a ni tête, ni queue, ni bras, ni jambes, ni oreilles, ni nez, ni bouche, ni gorge, ni larynx, ni trachée, ni cœur, ni foie, ni reins, ni vessie, ni intestins, ni estomac, ni système nerveux, ni système circulatoire, ni système respiratoire, ni système excrétoire, ni système reproducteur, ni système défensif, ni système de locomotion, ni système de nutrition, ni système de croissance, ni système de vieillissement, ni système de mort.

On a dit que les dieux s'en vont, et l'on a admis cette étonnante exclamation. Mais voilà que dernièrement un cri s'est fait entendre: Les huitres s'en vont! Il n'y a certes aucun rapport entre le mollusque hermaphrodite qui vit au fond de la mer, dans son coquille, et les habitants de l'olympus vénérable. Eh bien, le fameux cri de Bossuet, ce fameux cri d'éloquence: "Madame se meurt! Madame est morte!" n'a pas produit une impression si terrible que cette voix gastronomique en détresse, qui s'est élevée: "Les huitres s'en vont!" et de 25 cents la douzaine, le premier effet de ce cri a été de les faire monter à presque cinquante cents. La sensation est profonde; l'huitre, ce trésor des gourmands, est sur le point de leur échapper; l'huitre qui est une des seules substances alimentaires qui ne donne pas d'indigestion.

Aussi l'huitre est-elle un mets de tous les temps, et cherche-t-on inutilement l'époque à laquelle elle a été introduite sur le table des humains, ces aïeux et des Égyptiens, ces grands-pères de la civilisation. Nous n'en trouvons trace chez les Grecs, et la première fois, à propos de la proscription d'Aristide, "Je m'en souviens de l'entendre appeler LE JUSTE", dit un prudent homme athénien; et Aristide fut proscrié à la majorité des huitres, chaque coquille portant une sentence et représentant un bulletin de vote. Les Grecs les faisaient venir de l'Hellas; on les pêchait à la hauteur de Sestos, endroit où Léandre se jetait à la mer pour aller faire sa visite nocturne à Hérodote, cette prêtresse d'Aphrodite qui le guidait dans sa nage avec une immense torche invisible à tous, sauf qu'à nos deux amoureux. Un jour que la torche n'apparut point, le corps mort de Léandre fut jeté par les flots aux pieds de Hérodote, laquelle, folle de désespoir, se jeta du haut du phare et disparut dans les flots. — L'endroit s'appelle aujourd'hui Borall-Caleesi, un nom que nous entendons souvent et bientôt dans les communiqués de guerre.

Les Romains, bien autrement gourmands que les Grecs, rendirent presque des honneurs divins à l'huitre. Il n'y avait pas de bon dîner sans huitres crues frappées de glace, ou sans huitres cuites assaisonnées au garum, espèce de saumure dont Plinius nous a conservé la recette. Les huitres étaient chez les Romains leurs numéros d'excellence. Les premières étaient celles du lac Lucrin, ensuite celles de Tarente, ensuite celles de Circe. Plus tard, les préfères les huitres des côtes de la Grande Bretagne.

Apicius, ce gourmand célèbre, qui se coupa le cou parce qu'il ne lui restait plus que six à huit millions de sesterces, c'est-à-dire deux millions de notre monnaie — ô le pauvre, pécheur, dirait le marquis — avait trouvé un moyen de conserver les huitres. De nos jours, il eut pris un brevet et eût vécu de son brevet.

Pendant les mois de mai, juin, juillet et août, la pêche était interdite; les gourmands disaient qu'il ne faut pas manger d'huitres dans les mois où il n'y a pas d'R. Comme compensation, ce sont les mois où les moules sont parfaites. Les huitres ne se mangent point en sortant de la mer. Du moins un

BILLET

Souvenirs

Le 11 novembre dernier j'assistais à une très imposante cérémonie religieuse dans la cathédrale de Joliette à l'occasion du jour de l'Armistice.

J'y ai vécu des minutes d'une extrême émotion... Je regardais d'un oeil jaloux ces jeunes gens pieusement recueillis, pensant aux héros de cette guerre... Pourrais-je les en blâmer?... Ils n'étaient pas là en 1914-1918.

Et moi, vétéran de la dernière, je voyais dans mon esprit ceux-là qui étaient avec moi dans le temps, ceux-là qui ont donné le meilleur d'eux-mêmes pour la Patrie... Pensant bien, ils ont fait le sacrifice de leur vie... On leur avait souvent dit que ce serait la dernière, que les générations futures seraient protégées par leur noble geste... Quelle désillusion, me disais-je!!!

Cependant nos jeunes y sont encore mêlés; comme nous, ils conservent l'espérance que nous avions alors; l'ultime espérance! que les sacrifices qu'ils font ne seront pas vains et qu'enfin ils pourront jouir d'une paix vraie et durable.

Ce fut une magnifique, en même temps que sympathique idée qu'eut le lieutenant-colonel Maurice Forget, E.D., commandant de notre centre "Instruction, de marier les nobles pensées du souvenir à celles des heures présentes, de faire le rapprochement entre les souvenirs de ceux de 1914-1918 avec ceux de l'heure actuelle, de ceux qui sont tombés dans le présent conflit.

Notre commandant, le lieutenant-colonel Forget, a vécu quarante mois outre-mer; beaucoup de ses amis, bon nombre de ceux qui étaient sous ses ordres sont tombés; pour ceux-là et aussi, comprenant que ceux de sa génération ne pouvaient oublier celle d'il y a 28 ans passés, il a fait le geste auquel j'assaisais jeudi dernier.

Que l'on me permette de rappeler le souvenir d'un bon camarade à moi, le sergent Wilkinson, tombé le dernier jour de la première grande guerre.

Le 11 novembre 1918, à une heure du matin, notre bataillon laissait Valenciennes pour se rendre à Mons; nous devions y relever un autre bataillon de la troisième division. Mon ami Wilkinson, bon et beau digne de soldat, appartenant à l'une de nos bonnes familles de Montréal, me dit: "Au revoir" et partit pour la première ligne.

C'était le 11 novembre 1918; à 11 heures nous apprîmes que l'armistice était signé... Imaginons la joie dans nos rangs... C'était une gaieté folle... Ces soldats, entraînés à tuer, devenaient des enfants; la journée se termina quasi sans discipline; avec de grands yeux nous regardions par-dessus le parapet de la tranchée, chose que nous n'aurions pas voulu faire au cours de quelques minutes auparavant.

Avec la permission de mon commandant, je me dirigeai vers la première ligne avec le manège bien connu pour ceux qui, on ont été de "going over the top". A mon arrivée, j'apprends que cet ami, ce cher Wilkinson, plein d'avenir, fortuné, avait été tué une heure avant. La Providence avait voulu qu'il soit l'un des derniers sacrifiés... Il avait pourtant été blessé une fois... Est-ce que la rançon n'était pas auparavant convenable!

Me recueillant comme tous au souvenir de ceux-là, de ces héros, et tout spécialement à celui du sergent Wilkinson, jeune homme au cœur généreux et d'une distinction parfaite, j'ai pensé à sa vénérable mère que je visite tous les ans: elle pense encore à lui et avec orgueil.

Le onze novembre dernier, j'étais heureux d'être de ceux qui, dans la cathédrale de Joliette, pendant la cérémonie religieuse de l'heure, pouvaient unir leur pensée à celles des disparus; j'y ai vu une chose d'abord. C'est que nous avons toujours chez nous le sens de l'honneur que l'on doit à nos morts; ensuite, et surtout, que nous conservons l'amour de la patrie et des luttes que nous devons faire pour elle, pour sa survie.

ROMAY

Ladies' Morning Musical Club

Bernard Naylor descend d'une famille qui a produit, depuis quatre générations, des musiciens remarquables. Il étudia d'abord avec son père, puis ensuite au Royal College of Music à Londres, avec Vaughan Williams, Gustav Host et John Ireland. En 1927, il commença ses études d'orgue au College Exeter à Oxford. Durant ce

temps, il prit une part très active à toutes les organisations musicales de l'Université.

Il vint au Canada pour la première fois en 1932 et c'est avec succès qu'il dirigea plusieurs sociétés chorales; il y dirigea aussi des orchestres symphoniques. En 1936, M. Naylor retourna à Oxford où il fut nommé à titre régulier conférencier musical et directeur de la classe, de musique de chambre. En 1942, Bernard Naylor fonda "La Petite Symphonie de Montréal" qui devait bientôt prendre

une place de choix parmi les organisations musicales de notre ville.

C'est un ensemble de musique de chambre préparé spécialement par M. Naylor que la L.M.M.C. offre à ses membres à son concert de jeudi le 25 novembre à 11 heures de l'avant-midi à l'hôtel Ritz-Carlton.

En voici le programme:
Sonate en ré mineur par cordes réduite pour quatuor par M. Bernard Naylor — Al. Scarlatti — Allegro, Grave, Allegro, Menuet

(Presto); Trio en mi bémol pour piano, clarinette et alto — W. A. Mozart (K 498) — Andante, Menuet et Trio, Allegretto;

Quintette en si mineur pour clarinette et cordes — John Brahms — Allegro, Adagio — più lento — Adagio; Andantino — Presto nor assai, ma con sentimento; Con moto (Variations et Coda).

Vous êtes nécessaires à la victoire! — Enrôlez-vous!

N'EST-CE PAS LA VÉRITÉ ?

Par Ti-Jos

No 24

JE ME SUIS ARRANGÉ POUR ÉCONOMISER 30 SUR MON CHARBON

JE ME SUIS PROCURÉ CE LIVRE CHEZ MON MARCHAND DE CHARBON ET...

30! ÇA VAUT LA PEINE! COMMENT AS-TU FAIT?

J'Y AI TROUVÉ UN TAS DE SUGGESTIONS UTILES, PAR EXEMPLE...

...1/6 DE POUCE DE SUIVE DANS LA FOURNAISE ET LES TUYAUX GASPILLE 34% DE CHARBON

SAPRIST! CE LIVRE ME SERAIT TRÈS UTILE!

Aidez votre porte-monnaie et le Canada! Ce n'est pas souvent que le patriotisme devient une affaire si personnelle, et... si avantageuse! En économisant 20% du charbon que nous avons brûlé l'an dernier nous contribuons à l'effort de guerre national tout en faisant de réelles économies. Rappelez-vous que 68° F. est une température saine et qu'une fournaise mal nettoyée représente du sabotage.

JOHN LABATT LIMITED
London Canada

QUELQUES PROPOS sur L'ACTUALITÉ

MISHAWAKA

ou

La Belgique en Amérique

par Robert GOFFIN

Mishawaka est une grosse bourgade de 35.000 habitants située dans le nord de l'Indiana, à 90 milles de Chicago!

Il y a trente ans, trois mille citoyens américains, paisibles mais entreprenants y voyaient apparaître les premières usines de caoutchouc.

Remontons le fleuve du temps jusqu'en 1880 et nous voici à une époque où ne s'y trouvaient que cinq cents naturels. Mishawaka était un village parmi de nombreux autres du Middle West. Nous pourrions naturellement continuer ce petit jeu et expliquer qu'il y a trois cents ans... mais l'histoire vaut d'être contée selon son cours naturel. Elle constitue un symbole saisissant de puissance, de sérénité et de grandeur de la Belgique à travers l'évolution de ce coin de terre et grâce à la volonté de ses valeureux concitoyens.

Vers 1670, se découvrait, à l'endroit où se trouve aujourd'hui Mishawaka, une plaine légèrement ondulée. De beaux bois verdoyants ourlaient l'immensité et venaient arrêter leurs frondeuses au bord d'un cours d'eau très pittoresque.

Une fière tribu indienne, les Miamis, était fixée dans la région. Un matin, vers 1679, les guerriers indiens poussèrent le cri de la chouette. Des pirogues descendaient les méandres. A la proue de la plus avancée se trouvait un Récollet qui tenait à la main droite le Crucifix tandis qu'un mousquet apparaissait aux côtés de son autel portatif.

Pour la première fois les hommes blancs prenaient contact avec ces immensités habitées par les puissants Miamis. Ils venaient du Canada français dans le but d'évangéliser les incroyants.

Le chef de l'expédition était le célèbre colonisateur français, René Robert de LaSalle; le Récollet n'était autre que le fameux Père Hennepin, le premier historien de l'Amérique qui découvrit les Chutes du Niagara et le cours vertigineux du Mississippi.

Il était né à Ath en Wallonie et, après avoir étudié le flamand à Gand, il avait été envoyé près de Dunkerque où il avait entendu les récits passionnants des colons qui revenaient du Canada. Un peu plus tard, il partait lui-même en destination de ce coin nordique que Voltaire allait appeler "quelques arpents de neige". Le Père Hennepin n'allait avoir de cesse avant d'avoir exploré toute la région qui va des Grands Lacs à la Vallée du Mississippi.

Le cours d'eau fut dénommé "Rivière des Miamis" et Hennepin, le grand voyageur, belge donna dans son fameux livre une série de descriptions enthousiastes de cette humble portion de terre où il avait jeté la semence d'une colonisation qui allait féconder deux siècles plus tard par on ne sait quel pouvoir mystérieux des points dont l'histoire n'a pas beaucoup d'exemples.

Les Miamis disparurent, la bourgade garda son nom indien, Mishawaka, la rivière des Miamis devint la Rivière St-Joseph et c'est ainsi que vers 1879 ou 1880 un pionnier originaire des environs de Gand, Désiré Reyniers, vint s'installer dans la bourgade de l'Indiana.

Un phénomène bizarre d'attraction excita le goût de l'aventure en ceux qui étaient restés dans les paisibles villages des Flandres. Désiré Reyniers écrivait des lettres de prière où il chantait ce paradis terrestre sur terre, la beauté de la nature, la fécondité du sol, le travail abondant. Son émotivité et simple force exerça une sorte de mirage hallucinant. Peut-être au fond de lui-même n'y avait-il qu'un profond cafard et un poids terrible de la solitude. Il regrettait les moulins à vent, les arbres courbés, les canaux lents, les prairies grasses des bords de l'Escaut.

Il nourrissait sa mélancolie de souvenirs de kermesses où la bière houblonnée coulait à pleins bords; il se rappelait les dimanches des Flandres et les courses de bicyclettes et les concours de pigeons voyageurs. Bref, comblé de confort et de bonheur, peut-être s'ennuyait-il seul, car la Flandre parlait toujours à son cœur de Belgique.

Au bout de plusieurs années il décida quelques concitoyens — qui économisèrent à leur gain hebdomadaire — à entreprendre le voyage vers ce coin perdu: Mishawaka. Combien furent-ils d'abord? Quelle tragique mélancolie fut la leur quand ils se réunissaient le soir et évoquaient ceux de naguère? Quelle force de caractère farouche fut la leur pour résister à cette atmosphère qui n'était pas celle qu'ils connaissaient? Ils échappèrent au passé grâce à la fortune du présent. Ils amassaient dollars, les multipliaient et réalisaient avec orgueil qu'ils étaient devenus tout d'un coup les rois de leurs villages des environs de Gand.

Il y eut celui qui est resté fidèle à la tradition comme Old man Yvo Touloux, puis Fred Vander Heyden et Leo Bultinck et d'autres et d'autres qui sont déjà oubliés. Et tous ceux qui vivaient à Mishawaka firent radier le même mirage de terre promise. La Flandre orientale fut possédée par une aimantation magique. Les villageois rêvaient à ce pays de l'El Dorado, très loin dans l'Indiana où ceux qui appartenaient à la légende faisaient fortune. Le phénomène d'attraction se répéta. Ils arrivèrent nombreux de la même zone des Flandres. Bientôt, ils débordèrent jusqu'à South Bend, la cité voisine. Ils furent légion. La Flandre était en Amérique!

Mishawaka devint un centre belge et dès 1899, se développait en cité. Les Belges étaient déjà assez puissants, ils élurent d'entre eux, C. J. Needham, sur la liste républicaine. Un autre, Peter Tollevet, devenait échevin.

Vingt-cinq ans après l'armistice, les Alliés semblent enfin posséder l'initiative de ces opérations définitives qui seules seront capables de mettre l'Allemagne hors de combat d'une façon encore plus effective qu'en 1918.

De toute la guerre, la quinzaine qui vient de s'écouler est celle qui a apporté le plus de réconfort aux Alliés maintenant unis sur un point essentiel: la destruction de l'Allemagne, décidée dans la salle de conférence du Kremlin.

Depuis le communiqué du 1er novembre, en passant par la résolution Connolly qui marquait la fin de l'isolationnisme américain et en finissant par les grandes victoires russes de ces jours derniers, les Nations-Unies n'ont eu que de bonnes nouvelles, trop de bonnes nouvelles, même. On risque de donner la partie pour définitivement gagnée, ce qui pourrait amener un relâchement de l'effort indispensable à l'écrasement de l'ennemi.

La situation italienne, qui vient tout de suite par ordre d'importance après celle de la Russie, est également satisfaisante. Il faut entendre par là que la crise dynastique est sur le point d'être résolue et que de son côté Badoglio ne tardera pas à passer la main.

La conférence du Caire entre Eden et le ministre des Affaires étrangères turc laisse présager la cession de bases ottomanes dans le Proche-Orient. La situation espagnole évolue toujours dans son sens historique: le retour à la monarchie, et les jours de Franco sont bien comptés. On s'attend maintenant d'un jour à l'autre à l'annonce d'une entrevue entre Staline, Churchill et Roosevelt, depuis que le terrain a été débarrassé.

Toutes nouvelles qui, on l'avouera, sont excellentes.

A côté de ça, la situation en Syrie, fortement grossie pour des raisons politiques peut-être pas très avouables, ne compte pas lourd. Il y aura, en mettant les choses au pire, quelques tiraillements de plus entre le comité d'Alger et le Foreign Office et le State Department, quelques troubles supplémentaires dans le monde arabe et quelques notes que personne ne lira.

L'organisation d'un comité de secours et de réhabilitation, qui reprend le travail de la conférence des vivres tenue il y a quelques mois aux Etats-Unis, va permettre de régler les problèmes les plus urgents du ravitaillement des pays occupés dès leur libération.

Sur le front russe

Stalingrad, Kharkov, Jitomir, en passant par Moscou! Une avance de plus de 600 milles en un an! On peut dire à juste titre que c'est un chevauché héroïque que celle accomplie par les Russes, dressés dans un sursaut de toutes les volontés. La rupture des lignes allemandes à l'ouest de Kiev, très à l'ouest de la capitale de l'Ukraine, la prise de Nikolaïeff et de Krivoï Rog, changent entièrement les données militaires sur le front oriental. Ce n'est plus une retraite ordonnée que poursuit l'armée allemande, c'est maintenant dans certains secteurs, une déroute qui semble s'étendre de proche en proche. Certaines positions tiennent encore, mais l'ensemble du front est compromis. On ne sait où cette retraite s'arrêtera.

La victoire russe s'est développée avec une soudaineté déconcertante et ses résultats militaires et politiques sont tels qu'on est obligé d'accorder la première place aux affaires du front oriental. Sans cela, on pourrait être tenté de mettre en tête les événements d'Italie et du Proche-Orient.

Cette grande victoire, proprement russe, a été précédée d'une victoire alliée à Moscou. C'est dans les salles de conférences du Kremlin que l'Allemagne a enregistré la plus terrible défaite de la guerre et les opérations qui se livrent sur les champs de batailles ne sont que la suite logique de la décision des Puissances de lutter de concert jusqu'à l'écrasement définitif de l'ennemi.

Cet accord a eu des suites prodigieusement vastes. La plus importante et la plus immédiate est d'un caractère plus politique encore que militaire: l'Etat-major allemand terrifié par l'idée d'une défaite possible veut conserver tout ce qu'il pourra de son armée, ne serait-ce que pour éviter la révolution véritable en Hitler. Les dirigeants boches ont encore moins peur des Alliés que de leur propre peuple!

Aussi au prix de n'importe quels sacrifices, le Haut-Commandement retire-t-il ses troupes de Russie. Mais c'est une chose d'entrer dans le pays des Soviets et c'en est une autre d'en sortir... indemne. Berlin peut s'attendre à payer cher sa guerre contre Moscou.

Le décrochage du front allemand est commencé. Les victoires se succèdent et l'on ne voit pas de possibilité immédiate d'un ancrage avant d'arriver à la Vistule et aux Carpathes.

C'est pour cette raison que le front oriental retient l'attention. La guerre défensive, dernier espoir des Allemands, signifie le lâchage par les satellites, c'est-à-dire la défaite à plus ou moins longue échéance. Tout va maintenant dépendre de la nature des victoires russes. Il n'est pas impossible qu'un désastre survienne au cours des prochaines semaines. Il n'est pas impossible non plus que la situation se rétablisse peu à peu et que le front se stabilise aux confins même du Reich. De toute façon, il est difficile de croire que l'Allemagne sera en mesure de se refaire assez pour pouvoir contenir le coup prochain des Alliés.

Les opérations présentant actuellement un caractère de grande fluidité, ainsi qu'il en est chaque fois que l'on procède à une retraite stratégique importante, il est difficile de fixer une ligne, même approximative. Tout ce que l'on sait, c'est que la rupture dans le sud est consommée. Le rabatement de l'armée Vatutin vers le nord-ouest de Jitomir est extrêmement intéressant en ce qu'il montre des intentions du

haut-commandement russe d'abattre le front central en le tournant après l'avoir fixé par des attaques frontales. Les marais de Pinsk se trouvant dans le dos de l'ennemi, celui-ci se trouve virtuellement coupé en deux, sans ligne de rocade. Il s'ensuit que c'est non seulement le front central qui est compromis mais aussi le front nord. D'où retraite prochaine très à l'ouest des lignes actuelles.

Répercussions dans les Balkans

Bien que les Partisans aient enregistré, au moment où nous allons sous presse, quelques-uns de ces revers inévitables à toute campagne de guerrilla la situation reste telle que les Allemands sont obligés d'entretenir plus de 50 divisions dans la péninsule. Ce ne sont pas tellement les Partisans qui causent des soucis à Rommel que la possibilité d'une défection bulgare d'un côté et d'une défection roumaine de l'autre. L'une ou l'autre de ces hypothèses se réalisant, la Turquie entrerait probablement dans la danse et les Turcs sont d'autres soldats que les Italiens, même sans être armés avec le matériel le plus perfectionné.

Le bombardement de Sofia ne saurait vraisemblablement provoquer les mêmes résultats que le bombardement de Rome. Il fera néanmoins réfléchir les Bulgares.

La Conférence du Caire

Un silence de mort a entouré les conversations qui ont eu lieu au Caire entre le ministre des Affaires étrangères anglais et son collègue turc. Cette conférence, suivant de près des déclarations non ambiguës du président de la république turque, laisse présager qu'à la suite de la conférence de Moscou et des victoires russes, les Ottomans seraient maintenant disposés à donner des bases aux Alliés.

Il est douteux que les Allemands attaquent les Turcs dans des conditions pareilles. Ils essaieraient de minimiser ce revers. Mais il y a gros à parier qu'une fois étayés par les Alliés, les Turcs n'hésiteront pas à reprendre la route du Vardar et à reprendre ce qu'ils ont perdu dans les Balkans. Et avec une république régnée, la domination turque ne serait peut-être pas une mauvaise chose. A moins que l'on arrive à une entente balkanique générale, ce qui est très douteux.

En Italie

Les opérations marquent un temps d'arrêt, dû aux conditions climatiques de la saison. Le terrain est difficile et il n'est pas possible de faire un débarquement en vue de tourner le flanc ouest, en raison de la proximité des Marais Pontins qui peuvent être inondés et rendus complètement infranchissables à une armée. En passant, constatons que les fameux marais n'ont jamais été asséchés, ce qui n'a pas empêché le régime fasciste de se faire un énorme capital politique à l'étranger en reprenant périodiquement cette vieille blague à gogos. Donc, un débordement sur Rome est actuellement hors de question. Reste la possibilité d'une manœuvre tournante sur Pescara, située le long de la côte adriatique. Le commandement allié a peut-être des intentions de ce côté.

Mais c'est surtout par les événements politiques que la situation italienne est importante. Depuis que le conte Sforza est revenu en Italie il lutte pour obtenir l'abdication du roi, déconsidéré aux yeux du peuple par son alliance avec le fascisme. Les cris de quelques individus de tout le pays, surtout le nord. Ainsi, il semble que les jours de la monarchie soient comptés. Une régence avec un enfant de six ans, le prince Humbert étant mis de côté de toute façon, signifierait sinon l'établissement de la république, du moins l'établissement d'un régime de transition acceptable à la majorité.

Franco chancelle

L'Angleterre et les Etats-Unis ne cachent plus leurs sentiments envers le Caudillo encombrant. Franco, que l'on croyait fin, vient d'adresser un message de félicitations au nouveau président des Philippines, président installé par les Japonais. Comme gifle en plein dans la face des Américains, on ne pouvait mieux trouver.

D'autre part, l'Angleterre craignant une nouvelle révolution qui certainement serait des plus violentes, favorise nettement les monarchistes. La Falange a donné assez de mal et d'ennuis aux Alliés pour que ces derniers recherchent des gens moins déplaçants. C'est ainsi que Franco, qui dissous les divisions bleues qui combattaient en Russie en leur permettant de se fondre dans l'armée allemande, a perdu tous ses sympathisants.

Et peut-être encore plus que Mussolini mérite-t-il d'être débarqué.

Les transferts de populations et les frontières

On parle beaucoup des frontières occidentales de la Russie. Un tas de gens doctrinaires s'obstinent à brandir des arguments vides pour démontrer que les Russes ne devraient pas prendre des mesures de sécurité qu'ils jugent indispensables. Le bon sens indique qu'avec les changements démographiques accomplis de force par les Allemands, la question des minorités ou des majorités polonaises est complètement changée. Il faudra attendre la fin de la guerre pour déterminer quelles seront les frontières de la Russie. Et il y a lieu de penser que l'opinion russe pèsera plus lourd dans la balance que celle de quelques colonels polonais réactionnaires, qui n'ont cessé de nous empoisonner avec cette question.

A la Marseillaise

par André SPIRE

Le 11 novembre, à travers le monde entier, on jouera et on chantera la Marseillaise, pour commémorer le vingt-cinquième anniversaire de l'armistice de 1918. Ce "Chant de guerre de l'armée du Rhin" n'est-il pas aussi actuel aujourd'hui que lorsqu'il fut composé, il y a cent cinquante-deux ans, à une époque où la France "faisait la guerre aux rois pour l'émancipation des peuples"?

André Spire vient de consacrer au chant patriotique et révolutionnaire de Rouget de Lisle un beau poème qu'il nous autorise à publier pour la première fois au Canada.

Chassé de sa paisible maison de val de Loire, près de Blois, par les "féroces soldats" hitlériens, le poète vit depuis plus de deux ans à New-York. Il y travaille activement et va faire paraître très prochainement un ouvrage sur la création poétique et un nouveau volume de ses vers.

B. S.

Vieux chant,
Nous l'écouillons encore debout,
Tête découverte!
Mais nos faces restaient froides,
Nos lèvres mortes.

Toujours le même!
Et toujours ces cuivres,
Ces grosses caisses,
Ces foules avantes, brailardes!

Toujours ces mots,
Faibles images,
Adjectifs, verbes fatigués,
Toujours ces "ignobles entraves",
Ces "despotes", ces "perfides",
(ces "tigres",
Ces "fers des longtemps préparés")

Ils n'étaient plus à nos frontières
Les haineux "complices de
(Bouillottes!"
Ils étaient parmi nous, sans armes,
Ils avaient racheté leurs terres...
Dans leurs Comités, leurs Usines,
Ils avaient grandi, comme nous.
Nous répondions à leurs sourires.
Leurs fils épousaient nos filles.
Nos fils étaient leurs ingénieurs.
Et quand ils les trouvaient
(bien sages,
Ils les avançaient Directeurs,
Chefs de groupes, d'ententes
(financières,
Acheteurs de forges, de houillères,
Acheteurs de tout:
Choses, Ames.

De Bordeaux, de Lille, de Paris,
De Nice, de Marseille, de
(Toulouse,
Je vous vois, marteau incinible,
Je vous vois, marteau incinible,
Rouler pèle-mêle nos
(généralistes traités,
Nos émigrés de l'intérieur,
Et toutes ces "hordes anglo-sax",
Que depuis un siècle ils défont,
Liberté, Liberté chérie,
Pour chasser de toutes les patries
Ton nom, tes fils, "nos bras
(vengeurs"!

Copyright by André Spire,
1943, New-York.

Série de conférences

Sous les auspices de la "Society of Friends" sera donnée une série de conférences sur les "Différents formes de la vie religieuse et de la Pensée". Elles auront lieu au Divinity Hall, 3520, rue University, à 8 h. 30 p.m. Elles seront données successivement comme suit:
— Le 15 novembre 1943, par le professeur en loi à l'Université de Harvard, ROSCOE POUND. Sujet: "The Individual in Relation to the State".
— Le 14 décembre 1943, par le professeur de philosophie à l'Université de Harvard, ALAN LEROY LOCKE. Sujet: "World Perspective on Culture".
— Le 15 février 1944, par le recteur du University College de l'Université de Toronto Charles Norris Cochrane. Sujet: "St. Augustine's City of God".
— Le 21 mars 1944, par le président du Jewish Theological Seminary of America, Louis Finkelstein. Sujet: "The Pharisees".
— Le 11 avril 1944, par le président du Hunter College, New York City, George Nauman Shuster. Sujet: "The Psalmism of St. Augustine".
— Le 15 mai 1944, par le professeur émérite de philosophie au Collège de Haverford, Rufus Matthews Jones. Sujet: "Some Types of Mysticism".



"Qu'est-ce qui te retient mon ami?"

"LES GARS qui font pleuvoir sur l'Axe des tonnes d'explosifs n'ont pas attendu une invitation spéciale pour se lancer dans la bataille... et ils se demandent aujourd'hui ce que tu es devenu, toi. Ces types-là sont dans la mêlée: ils travaillent tous ensemble, de concert, dans les équipages aériens; chacun fait sa part.

En plus d'accomplir une tâche vraiment virile et de satisfaire ton esprit d'aventure, tu bénéficieras dans la RCAF d'un entraînement technique qui te sera très utile dans le civil après la guerre.

Si tu as à cœur de faire ta part et si tu es en bonne santé, rien au monde ne devrait te retenir. Enrôle-toi dans les équipages aériens aujourd'hui même. Sous la tutelle d'aviateurs d'expérience, tu pourras "gagner tes ailes" en quelques mois seulement. Qu'en dis-tu mon ami?"

RCAF

CORPS D'AVIATION ROYAL CANADIEN
JOIGNEZ-VOUS AUX JOYEUX COMBATTANTS DE L'AIR

Centres de recrutement dans les principales villes du Canada.
Des unités itinérantes de recrutement passent régulièrement aux autres endroits.

Concerts Casavant

Le premier d'une série de concerts offerts par la Société Casavant a eu lieu le 8 novembre dernier à l'église St-Andrew et St-Paul. L'éminent organiste Carl Weindrich, directeur de la classe d'orgue au Princeton University, New Jersey, a exécuté avec beaucoup de succès un programme

choisi avec goût, où se rencontraient les noms de Bach, Haydn et Mozart.

Le second concert sera donné le 6 décembre prochain par John Reynolds-King, organiste au Metropolitan United Church de Toronto. Le programme comprendra, outre le Prélude et Fugue XIV en sol mineur de Dietrich Buxtehude, des œuvres de Henry Purcell, d'André Raison, de Karg-Elert, du flamand Flor Peeters, la Passacaglia en do mineur de J. S. Bach.

et le Choral No 3 en la mineur de César Frank.

Le 21 janvier, la Société présentera E. Power Biggs, le 21 février, Marcelle Martin et le 16 mars, Alexander Schreiner, organiste au Mormon Tabernacle de Salt Lake City. Autant d'événements artistiques auxquels les connaissances se feront un plaisir d'assister. Nous ne pouvons qu'être reconnaissants à la Société Casavant pour la saison qu'elle nous présente.

NOUVELLE

XAVIER

par JÉRÔME

"Vous l'avez donc tout entière votre vengeance, monsieur! Mon fils, la chair de ma chair, le sang de mon sang, vous l'avez donc aux hommes qui s'entre-tuent, et ce sont les journaux — car vous, vous n'avez pas eu la délicatesse de me le faire savoir — qui m'apprennent que Xavier est mort en Héli, d'une balle au front!"

"Je fais taire ma souffrance un moment — mais le puis-je, grands dieux! — pour prendre la plume et vous crier votre ignominie et votre conduite infâme de ces derniers dix ans. Vous avez tout fait, monsieur, tout, pour me séparer de mon fils! Vous avez donné le mot d'ordre à tous vos parents, à vos amis, et même à vos domestiques, pour qu'ils ne me reconnaissent pas, par hasard, le paraisissent devant Xavier; surtout, vous avez dit à qu'on ne lui parle d'aucun de ses parents. Vous êtes un misérable, monsieur! Vous l'avez fait étudier dans un collège éloigné, dont je n'ai jamais su le nom, et dont je n'ai jamais vu les locaux, pendant ses vacances vous voyagez dans les pays étrangers. Votre inamabilité, votre surveillance, sur moi, sur mon enfant, afin de me le dérober! Comme je vous hais, monsieur!"

"Eh! bien oui, j'ai des torts. J'ai eu la tort d'être infidèle. Mais, vous qui êtes mon aîné de plusieurs années, vous savez bien qu'avant le temps je me repentirais et que mes entraînements de réclamationnerai impitoyablement ce qui m'appartient, mon enfant!"

"On a dû vous dire — les gens jurent tant — que depuis cinq ans je vis seule et... désespérée. Un seul espoir m'animait, mais, revolvant mon petit Xavier! Après que j'eus épuisé les moyens que j'avais de me rapprocher de lui, j'ai accompagné mon échec d'un rêve, chose que les hommes ne pouvaient plus me ravir! Dans ma pensée, je le voyais grandir, devenir robuste, et doué de toutes les plus belles qualités. Il m'aurait de m'arrêter longuement à la montre des magasins, et d'y choisir les articles ou vêtements qu'il eût aimé, me semblait-il, porter avec lui et orgueille. Dans la rue, j'interrogerais avidement la figure de jeunes garçons de son âge afin de retrouver un trait de son visage, ses yeux bruns, ou son adorable chevelure bouclée. Durant des années, monsieur, j'ai vécu dans une sorte d'automatisme, uniquement peuplé de mon désir de revoir mon enfant! J'étais folle, mais de la folie d'une mère à qui on a volé son petit, sa seule raison de vivre et d'espérer. Je savais tant que je le reverrais un jour, où et comment m'importait

peu, et qu'il aurait pour moi les grâces les plus tendres et les paroles les plus douces. . . .

"Maintenant, je ne sais plus. . . . Ce soir, dans le journal, tout en haut de la page, j'ai vu la photo d'un jeune officier — votre double, monsieur — et au-dessus ces mots: Mort d'un héros; au bas, le nom de mon fils. . . .

"Monsieur, l'attente et l'isolement ont été le meilleur de mes forces. Mais je voudrais en joindre une pour vous adresser une prière, une dernière prière: Paul, dites-moi, Paul, dis-moi que mon fils savait que je l'aimais, que je l'aimais. . . .

"GABY".

LA REPONSE — "Vous m'excusez, madame, d'avoir retardé un peu à répondre à votre lettre, que j'ai reçue il y a huit jours. . . .

"Quand on souffre trop, on est parfois injuste. Et sans vouloir défigurer votre douleur, ma peine est si grande que j'ai voulu réfléchir d'abord. . . .

"J'ai appris à mes dépens, madame, qu'un homme ne souffre pas tant d'être trompé que de s'être trompé! Après votre. . . départ, pour ne pas dire fuite, j'ai dit à Xavier que ma mère était morte, et qu'il ne la reverrait plus. Il avait douze ans. Car, madame, la maison qui est la mienne et qui devait être celle de mon fils, fut aussi celle de mon père et de mon grand-père. Et dans cette maison-là, il n'y eut jamais de malpropreté! Je me devais de rendre en si précieux héritage intact et complet à mon fils. . . .

"Mais j'ai la joie de vous dire que Xavier a toujours eu une mère et que nous chérissions son souvenir. Nous parlions souvent de vous. Votre photo ne le quittait jamais. Votre chambre est restée la même, et aux anniversaires, nous y faisons pieusement une visite. Mon fils n'a jamais eu à rougir ni devant ses parents, ni devant ses amis. Ce sont là les ordres que j'ai tenus à faire respecter autour de lui et de moi. . . .

"Votre fils, madame, était doué de qualités les plus viriles. Et lorsqu'il s'efforçait de son plein gré à aller combattre les barbares, je n'ai pas empêché. Comme les pères de tous les pays alliés, qui donnent leurs fils à la cause commune, ma fierté, sans l'atténuer se confond avec ma peine. . . .

"Chérie, puisque notre petit n'est plus là pour comprendre, méditer et. . . souffrir, tu peux revenir quand tu voudras. . . .

"Le malheur n'a pas changé. Mon cœur non plus."

"PAUL".

HISTOIRE d'un PHILOSOPHE

(SUITE)

Jean avait un ami qui s'appelait Jules et qui lui ressemblait moralement comme un frère. Abordait-il quelque sujet que ce fût, ils se complétaient toujours l'un l'autre. Leurs idées s'accordaient si parfaitement en tous points que la discussion entre eux ne semblait pas possible. Cet ami venait causer avec Jean chaque semaine. La contradiction étant automatiquement bannie de la discussion, et ne disputant toujours que pour s'accorder, nos philosophes s'entretenaient copieusement, baillaient continuellement, et finissaient, 9 fois sur dix, par s'endormir avant la fin de l'entretien. Cet soir-là, Jules arriva, et selon son habitude, s'assit confortablement dans une chaise bergère, alluma sa pipe et commença à discuter à travers des nuages de fumée, qui avaient l'épaisseur et l'inconsistance de l'esprit du Directeur du Devoir. "Que pensez-vous, dit Jules, de notre littérature canadienne. N'y a-t-il pas là quelque chose de merveilleux?"

Jean — Tu as dit le mot. Tous nos écrivains, j'en excepte une dizaine, sont des génies. Quand nous serons dispersés du globe, en admettant que la chose soit possible, je ne crois pas qu'un tel fait puisse se répéter de nouveau dans l'histoire de la Civilisation. Nous n'avons pas peur de penser par nous-mêmes parce que nous savons penser; et nous savons penser parce qu'on ne nous a pas appris à penser de travers sur les bancs de l'école.

Jules — C'est clair! Et tant que nous saurons penser par nous-mêmes avec Camille Roy et l'Abbé Groulx, nos écrivains, nos poètes, nos penseurs continueront d'éclairer le Monde. La Province de Québec est la Province-Lumière, c'est le Flambeau de la Civilisation. C'est sublime mais c'est un fait.

Jean — C'est exact. Quand un peuple n'est pas éduqué par des crénelures professionnelles, ne croit pas que l'homme n'a une tête que pour y mettre un chapeau ou séparer ses deux oreilles, ce peuple ne laisse pas aux autres le soin de penser pour lui; et la littérature, quand par hasard il en a une, n'a pas l'odeur d'une vieille, paître de savates. La plus grande gloire de notre littérature est dans l'imitation.

Jules — C'est évident. Quand on sait penser par soi-même on imite les autres. On peut affirmer sans crainte d'être démenti, que 80% de nos écrivains sont des imitateurs.

Jean — Tu as parfaitement raison. L'imitation n'est pas du faux et ne déplaît pas. Un écrivain qui s'exprime avec le style d'un quidam est un très grand écrivain. Quand on a des sentiments et des pensées personnelles, il faut avoir un style qui ne nous appartienne pas. Rien n'est plus logique. J'imagine que sont allés jusqu'à l'imitation des imitations. C'est de pousser très loin l'originalité.

Jules — Je partage ton avis. Que conclure de cela? Il est excellent, je dirais indispensable, de fréquenter les maîtres, d'étudier les quatre chefs-d'œuvre de la littérature française qui ne sont pas à l'in-

dex. Le goût est un don naturel qui se cultive, se développe, s'affine. Mais il faut imiter ces maîtres. La meilleure façon de leur prouver notre respect et notre admiration c'est de prendre ce qui leur appartient.

Jean — Exactement. Et le style, n'étant, comme je viens de le montrer, qu'une façon impersonnelle de sentir et de penser, il résulte de là que l'imitateur devient aussi grand que le maître. Voilà aussi ce que explique ce fourmillement en notre Province, de maîtres et de génies.

Jules — Il n'y a pas d'erreur. Mais pour bien imiter et atteindre au génie, il faut apprendre à imiter. Rien ne s'acquiert sans travail, et-ou les plus belles dispositions au monde. Qu'on travaille donc, mais en ayant toujours présent à l'esprit que le but de l'imitation c'est l'imitation même. L'imitation médiocre est à craindre: mieux vaut plagier. Je sais qu'il est difficile d'atteindre en quoi que ce soit à l'imitation absolue, mais quand un écrivain a fait tous ses efforts, qui pourrait le blâmer? Nous ne demandons pas à un homme de se tuer. Il faut plus que du génie pour cela. Nous ne lui demandons que d'être lui-même le moins possible.

Jean — Tout cela est très juste. Prends Montaigne, Rabelais, Pascal, Voltaire, Rousseau, Montesquieu, Renan, etc. Pourquoi sont-ils des écrivains de dernier ordre? Parce qu'ils ont trop voulu être eux-mêmes et n'ont jamais su imiter.

Jules — C'est la vérité même. La conversation se ralentit graduellement. Nos philosophes commencent à faire des citations. Ils remontèrent à l'aube jusqu'à Platon et se dirigèrent en boitant vers Homère, lorsqu'ils s'endormirent tout à coup sur leurs chaises. Ils s'éveillèrent le lendemain matin, se regardèrent d'un air gêné, se firent des excuses et se séparèrent à la fois enchantés et animés de plus sincères regrets. Belle amitié! Attachement exemplaire, qui fut fait tressaillir de joie Damon et Pythias du fond de leur cercueil.

BRUNO BLAIS.
(A SUIVRE)

FABLES (1)

par Jean de La Fontaine
édition complète
avec une introduction de
Robert E. Llewellyn, ptre.

Dans la même élégante collection qui vous a donné Les Fleurs du Mal, par Charles Baudelaire et Contes, par Guy de Maupassant, Les Éditions Variétés présentent aujourd'hui une édition complète des Fables de Jean de La Fontaine avec une introduction de Robert E. Llewellyn, ptre.

Les Fables de La Fontaine demeurent aussi fraîches, aussi attachantes qu'au temps de Louis XIV. Tous les enfants les connaissent. Tout le monde les a lues. Et l'éloge funèbre qu'a composé Fénelon est aujourd'hui aussi vrai que jamais. Voici cette courte oraison funèbre:

"La Fontaine n'est plus! Il n'est plus, et avec lui ont disparu les jeux badins, les ris folâtres, les grâces

LE FESTIVAL DE MUSIQUE POLONAISE

Il est rare qu'une saison théâtrale connaisse des succès aussi soutenus que ceux dont nous avons été témoins depuis l'ouverture, cette année. L'effort remarquable entrepris par France-Film se poursuit sans une faiblesse et vendredi dernier le festival de musique polonaise nous a valu une soirée admirable, à tous les points de vue.

Tout a été splendide, depuis le directeur jusqu'au dernier violon de l'orchestre. Même la décoration de la salle, faite en l'honneur de l'anniversaire de la résurrection de la Pologne ne laissait rien à désirer.

Programme très bien choisi, difficile, artistes admirables. Je m'excuse de paraître jouer de la grosse caisse à cette occasion, mais j'assure mes lecteurs qu'il n'en est rien. Je répète: la soirée a été admirable.

Je connaissais Fitelberg de réputation, mais comme toujours, sachant ce que valent les critiques, surtout les critiques professionnelles, je gardais un brin de réserve.

Pour une fois j'ai eu tort: Fitelberg est un conducteur de la plus belle école, un artiste qui interprète en même temps qu'il dirige. Et ceci est assez rare pour valoir d'être signalé. Huberman est un violoniste virtuose. Quant à Witold Malczewski, dernier élève de Paderewski, il sera à n'en pas douter un des pianistes de tout premier plan d'ici une année ou deux. Il possède non seulement une virtuosité exceptionnelle, mais aussi un sens musical qui éclate aux yeux de tous. Son interprétation de Chopin — et le Concerto en fa mineur n'est pas à la portée de tout le monde — a été l'une des plus belles, des plus sensibles que j'ai encore entendues. Malgré la fatigue qui résulte de l'interprétation d'une pièce pareille, Malczewski n'a pas hésité à accorder au public, emballé à juste titre, la Grande Polonaise qui est particulièrement difficile, dure à jouer. Il l'a enlevée avec un brio qui a soulevé une tempête d'applaudissements.

Avant de parler du programme je tiendrai à faire remarquer que la musique polonaise qui nous a été présentée appartient à l'école de l'Europe occidentale et que l'on y chercherait vainement des influences strictement slaves, et à plus

forte raison russes.

La musique polonaise, tout au moins celle qu'on nous a donnée, vendredi, est définitivement de facture occidentale, bien que Moniuszko soit essentiellement national et le père de l'opéra polonais.

Il nous a été donné trois formes de cette musique, la classique, la romantique et la moderne, encore que j'hésite à classer Chopin parmi les Polonais.

Je classerai donc, un peu arbitrairement, Moniuszko dans les classiques. Quant à Chopin il est indiscutablement le grand romantique du siècle dernier. Labunski, Karłowicz, Szymanowski et Wichowicz sont des modernes, ce qui n'enlève rien à leur valeur.

L'intérêt du public se portait, assez naturellement du reste, sur les deux concertos qui figuraient les solistes de la soirée. Mais l'accueil fait aux autres numéros du programme montrent bien que l'audience avait dans son ensemble un sens musical développé et a su apprécier à leur juste valeur les compositions de ces musiciens.

L'exécution fut parfaite. Chopin sous les doigts de Malczewski prend un caractère tout différent de ce que l'on entend de coutume. Toutes les délicatesses de l'œuvre ressortent sans brutalité, avec un accompagnement d'orchestre visiblement fait pour doubler le thème et non pas pour le suppléer. La maestria constitue un mouvement d'une beauté exceptionnelle. Rien n'a été perdu dans l'interprétation. Evidemment le pianiste ressent Chopin jusqu'à la moëlle.

Puis vint la Grande Polonaise. Je ne crois pas devoir reproduire tout ce que l'on a écrit sur cette œuvre. Je me borne à faire remarquer qu'elle est d'une interprétation difficile, non seulement dans le sentiment, mais aussi dans l'exécution qui demande des doigts, des doigts qui vivent. Plus encore que dans le concerto on a pu évaluer la classe à laquelle appartient Malczewski. Je ne connais pas beaucoup de pianistes vivants qui auraient pu exécuter avec pareil sentiment, pareille sûreté, pareil brio, une des grandes œuvres de Chopin. Quatre, cinq, peut-être. . . Et encore.

Le premier Concerto de Szymanowski, école moderne, classe et le compositeur et le soliste, Huberman.

Le théâtre classique à la radio

Nous empruntons, à notre confrère RADIOMONDE, ces quelques "Indiscrétions de l'Ouvreuse":

Il n'est pas habituel de faire la critique des programmes radiophoniques dans ces colonnes, réservées plutôt à des échos et à des potins. Mais le hasard a voulu que j'écrive, dimanche dernier, "Le Cid" de Corneille, à Radio-College.

Le théâtre classique, à la radio, n'est pas une nouveauté. Il a commencé, au poste CKAC, vers 1930, alors que M. Arthur Dupont était directeur de cette station radiophonique et donnait un accueil bienveillant au théâtre.

C'est sous la direction de M. Dupont que fut donnée, d'abord, cette série de théâtre canadien (depuis ses débuts jusqu'à nos jours) avec comme animateurs nos meilleurs historiens et auteurs dramatiques. Les premiers commentateurs du théâtre radiophonique canadien, à la radio, furent Agnès Fautou, Victor Morin, Léopold Houle, Jean Nolin, Olivier Carignan, Jean Bruchési, Henri Girard.

Cette série de théâtre canadien ouvrit les yeux à bien des gens qui croyaient qu'il n'existait pas. Ce fut une révélation... sensationnelle.

A ce moment, un historien aujourd'hui disparu avait affirmé l'opinion que le théâtre canadien n'existait pas. Il lui fut démontré, preuves à l'appui, que plus de 400 pièces canadiennes pouvaient être sorties de l'oubli.

Dans le même temps, M. Arthur Dupont ouvrit le micro de CKAC aux classiques: Molière, Racine, Corneille, Marivaux, Beaumarchais. Et les commentateurs n'étaient pas les moindres de nos écrivains et professeurs. La liste en serait trop longue.

naïves et les doctes muses. Pleurez, vous tous qui avez eue du ciel un cœur et un esprit capable de sentir tous les charmes d'une poésie élégante, naturelle et sans apprêts: il n'est plus cet homme, à qui il a été donné de rendre la négligence même de l'art préférable à son poli le plus brillant! Pleurez donc, nourrissons des Muses: ou plutôt, nourrissons des muses consolateurs. La Fontaine vit tout entier et vit éternellement dans ses immortels écrits. Par l'ordre des temps, il appartient aux siècles modernes, mais par son génie il appartient à l'antiquité, qu'il nous retrace dans tout ce qu'elle d'excellent. Lisez-le et dites si Anacréon ou son badiner avec plus de grâce; si Horace a paré la philosophie et la morale d'ornements poétiques plus variés et plus attrayants; si Ténace a peint les mœurs des hommes avec plus de naturel et de vérité; si Virgile enfin a été plus touchant et plus harmonieux."

(1) Un volume de 320 pages publié par les Éditions Variétés. Prix: \$1.25. Par la poste \$1.35. En vente dans toutes les bonnes librairies et aux Éditions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal, Canada.

Ouvrages américains

Les Éditions DIDIER (680 Madison Avenue, New York City) viennent d'annoncer la première liste d'ouvrages américains à paraître incessamment en langue anglaise.

VIA DIPLOMATIC POUCH, par Douglas Miller auteur de YOU CAN'T DO BUSINESS WITH HITLER, avec une introduction de William L. Shirer. Une saisissante série de rapports secrets envoyés de Berlin par Douglas Miller au Gouvernement des États-Unis. Les relations passées et futures de l'Amérique et de l'Allemagne dévoilées sous un jour nouveau. Dans sa magnifique préface, William L. Shirer révèle "qu'il pria instamment l'Ambassadeur Dodd de presser le Département d'Etat, ou le Département du Commerce, ou le Président Roosevelt, ou Dieu lui-même, de publier enfin ces rapports."

SEVEN FACES OF LOVE, par André Maurois de l'Académie Française. Sept manières d'aimer. Les masques de l'amour à travers les siècles. . . . Ses nuances multiples, l'infinie variété de sentiments, célestement exprimés à travers les héroïnes des romans d'amour les plus fameux. Une manière unique, Maurois étudie les subtiles différences des aspects de l'amour. A paraître sous couverture en 4 couleurs de Marcel Vertes.

THE FRENCH COLONIES, PAST AND FUTURE, par Jacques Stern, ancien ministre des Colonies. C'est la réponse aux théories coloniales exprimées par M. Wendell L. Willkie dans ONE WORLD. Les colonies françaises sont aujourd'hui d'une importance vitale pour les Alliés. Ses troupes sont en Afrique du Nord, dans le Pacifique, la Nouvelle Calédonie est un point stratégique; Dakar et la Martinique sont à l'ordre du jour.

Des années d'expérience ont conféré à M. Jacques Stern l'autorité nécessaire pour présenter un tableau exact et franc du passé et de l'avenir des colonies françaises.

THE MARCH KING, by Mina Lewiston. Un ouvrage patriotique pour enfants, qui vient à son heure. La vie intéressante et inouïment de John Philip Sousa, compositeur de "The Stars and Stripes Forever" et de beaucoup d'autres marches militaires chantées par les soldats américains de la Sicile jusqu'à l'Islande. Huit pages d'illustrations en couleurs et de nombreux dessins par l'artiste bien connu, Howard Simon.

provinciale. Cette conférence servira d'introduction au thème général du congrès qui porte cette année sur l'inventaire de notre mouvement coopératif. Un tel inventaire permettra de mieux dégager la valeur sociale et l'importance économique du secteur coopératif de notre économie. Il permettra également aux coopérateurs de mieux prendre conscience de leur force et du rôle important qu'ils auront à jouer dans la reconstruction sociale d'après-guerre.

Le congrès de coopération à Québec

Des personnalités de marque adresseront la parole.

Le cinquième congrès général de coopération de la province à Québec, au Palais Montcalm, les 12, 13 et 14 novembre prochains sous les auspices du Conseil supérieur de la Coopération. Chaque année, grâce à l'intérêt qu'y portent les coopérateurs, ces congrès ont toujours un vif succès et tout indique que les prochaines années seront marquées d'un succès plus éclatant encore. Son Eminence le Cardinal Villeneuve et l'Honorable Premier Ministre, M. Adélard Godbout, ont bien voulu accepter d'y adresser la parole. Le congrès sera sous la présidence du R.P. G. H. Lévesque, directeur de l'École des Sciences sociales de l'Université Laval et président du Conseil supérieur de la Coopération. La conférence d'ouverture sera prononcée par M. François-Albert Angers de l'École des Hautes Études Commerciales de Montréal qui présentera une vue d'ensemble de notre économie

Un civil grade un militaire



Il est rare qu'un civil remette à un militaire, surtout en temps de guerre, les insignes de son grade. C'est pourtant cet incident qui est illustré sur cette photographie où l'on voit M. R. C. Vaughan, président et directeur général du Canadian National, l'attachant à l'épaule du Lieutenant-colonel J. P. Fraim, officier-commandant des forces américaines dans le Canada central, l'aigle de métal insigne de sa promotion au rang de colonel. Cette cérémonie eut lieu quelque part dans le nord du Manitoba dans le wagon particulier du président, le "Bonaventure". Le colonel Fraim, bien qu'agé de 33 ans seulement, a déjà servi sur plusieurs fronts.

AVIS DE REQUÊTE POUR DIVORCE

Avis est par les présentes donné que Dame Julia Mills, née Ménard, de 744 avenue Walker, dans la cité et district de Montréal, dans la province de Québec, épouse, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de Divorce d'avec son époux, Kenneth Mills, machiniste, de 2702 rue Chateauguay, dans la cité et district de Montréal, dans la province de Québec, pour cause d'adultère et d'abandon.

Daté à Montréal, ce 30e jour d'octobre 1943.

ALBERT I. GOODSTONE,
1117 O. rue Ste-Catherine,
Procureur de la requérante

AVIS DE REQUÊTE POUR DIVORCE

Avis est par les présentes donné que Dame Helaine Ethel Leopold, de la cité et district de Montréal, dans la province de Québec, ménagère, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de Divorce d'avec son époux, Samuel Julius Lax, commis, de la cité et district de Québec, dans le comté de Québec, dans la province de Québec, pour cause d'adultère et d'abandon.

Daté à Montréal, ce 21e jour de novembre A.D. 1943.

GABRIEL & BLUMENSTEIN,
Procureurs de la requérante,
Ch. 705, Edifice Tramways,
Montréal.

AVIS DE REQUÊTE POUR DIVORCE

Avis est donné par les présentes que Florence Berger, de la cité d'Outremont, district de Montréal, dans la province de Québec, ménagère, résidant dans la dite cité d'Outremont, épouse, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session afin d'obtenir un Bill de Divorce d'avec son mari, Edward Irving Hassin, marchand, de la cité d'Outremont, district de Montréal, dans la province de Québec, Canada, pour cause d'adultère et d'abandon.

A Montréal, ce 9e jour de novembre 1943.

I. M. BOBROVE,
1117 O. rue Ste-Catherine,
Montréal, Québec,
Procureur de la requérante.

Canada — Province de Québec — District de Montréal — Cour supérieure — No 223172 — Dame Ester Zakerman, épouse en communauté de biens de Nathan Teitelbaum, tous deux de la cité d'Outremont, district de Montréal, demanderesse, va le dit Nathan Teitelbaum, défendeur.

Une action en séparation de biens a été inscrite dans cette cause le 5 novembre 1943.

Montréal, Qué., le 9 novembre 1943.

MEISELSOHN & FREEMAN,
Procureurs de la demanderesse.

AVIS DE REQUÊTE POUR DIVORCE

Avis est par les présentes donné que DAME THEODORA B. OSTLUND, de la cité et du district de Montréal, provinces de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un bill de divorce d'avec son mari, LOUIS DOUGLAS FRUITIER, pour cause d'adultère et d'abandon.

DATÉ à Montréal, dans la province de Québec, ce 13e jour d'octobre 1943.

GENSER & LACK,
276 ouest, rue St-Jacques,
Montréal, Qué.,
Procureurs de la Requérente.

CAPITAL PAYE ET RESERVE \$5,000,000

F. G. Donaldson
Président et
Gérant Général

Morris W. Wilson
Vice-Président

Gordon W.
MacDougall, C.R.
Vice-Président

AGISSEZ-VOUS EN QUALITÉ D'EXÉCUTEUR

TESTAMENTAIRE?

Si oui, et si vous désirez être relevé du travail de détail de la succession, nous serons heureux d'être votre agent. La loi vous autorise de recourir à nos services et nos honoraires sont des plus modérés.

MONTREAL TRUST COMPANY

511 PLACE D'ARMES, MONTREAL

HALIFAX WINNIPEG EDMONTON TORONTO VANCOUVER
ST-JEAN, TERRE-NEVE LONDRES, ANGLETERRE NASSAU, BAHAMAS

Quand le Diable lui-même ne peut rajeunir ce pauvre Faust...

Il faut avoir entendu plus de quarante fois — ô péchés de jeunesse! — l'œuvre "immortelle" de ce bon Gounod et assister, des années plus tard, à une reprise de la pièce pour mesurer tout l'abîme qui sépare l'année de la première de l'an de "disgrâce" mil neuf cent quarante trois!

Il faut un instant oublier la morale permise qui se dégage du sujet originel, pour calculer, bien approximativement, le vacuum fantastique qui existe dans ce qu'on s'obstine à nommer un opéra que le public s'obstine à exiger, chaque saison, des gens de théâtre obsédés par la clameur de la foule.

La tragique aventure du Dr Faust, on l'oublie vite quand on est "confronté (1)" avec une conception aussi périmée du théâtre que peut l'être Faust, version XIXe siècle. Infinitement plus caduque que celle du temps de Mozart.

Je ne prétends pas établir en quelques lignes une nouvelle doctrine théâtrale. Mais jamais critique ne m'a inspiré plus fortement le désir de m'élever contre une tradition, de condamner en termes non équivoques le caractère douloureusement artificiel de certaines œuvres... et surtout de leur interprétation.

Il y a eu trois Faust... et un quatrième. La puissante légende de Marlowe, superbement mise à la scène dans les années qui précéderont la dernière guerre; l'œuvre immortelle de Goethe — je laisse de côté son second Faust comme étant une dissertation philosophique qui n'entre pas dans ce qu'il est convenu d'appeler le théâtre; il y a eu, enfin, l'incomparable Damnation, du reste composée originellement pour oratorio. Et puis, il y a l'autre. L'autre, comme on dit dans les histoires mystérieuses pour désigner l'esprit du mal ou dans Tartarin pour parler de l'indéfinissable. Et, sans ironie aucune, cette désignation s'applique parfaitement à ce que j'appellerai "l'horreur goudonesque", une sorte de conte à l'Edgard Poe — moins le talent — une façon de sous-Grand-Guignol.

Des premiers nommés, il n'y a pas lieu d'essayer de les démolir pour les mettre à la mode: ces pièces n'ont pas vieilli, peut-être parce qu'elles sont des chefs-d'œuvre. Aucune retouche ne saurait les moderniser. Elles restent inébranlables. La critique ne peut les atteindre que dans l'étude de l'interprétation du sujet par les différents auteurs ou l'interprétation musicale et théâtrale, quand elles viennent à la scène.

On n'en saurait dire autant du dernier Faust. Le Diable lui-même ne saurait lui rendre sa jeunesse. Il fait plus qu'être vieux: il est ridicule, pauvre, insuffisant, plein de faiblesses qui parfois le rendent grotesque et seul un montage prodigieux peut le faire passer.

Rien dans Faust ne résiste à l'analyse. Je vais jusqu'à prétendre que l'inclusion, ou la version de certains éléments en font une chose tellement artificielle, tellement synthétique, que l'on peut se demander sérieusement quel rapport cette pièce peut bien avoir avec l'art, même sans majuscule bien mouillée.

Le livret de la pièce n'est pas absolument mauvais, encore qu'il s'inspire malheureusement trop de l'époque Second Empire. C'est la conception entière de la pièce et de son interprétation qui prêtent à la critique.

Ce n'est pas là une simple fantaisie, encore moins un réquisitoire. C'est simplement le sentiment très net que quelque chose de sérieux devrait être entrepris pour rajeunir le théâtre dans certaines branches, plus particulièrement dans celle de l'opéra. Car, en mettant les choses au mieux, un opéra comporte toujours un élément d'irréalité, parfois prononcé.

Le monde fourmille de velléités. On n'entend parler que de "créations nouvelles", de formules "modernes" et, quand on met les pieds sur un pied du mur, on s'aperçoit — on s'en doutait du reste — que leur nouveauté, leur modernisme n'est qu'une vulgaire répétition, du déjà vu, du passé qui n'a jamais été mûr. Du réplacage, quoi! Dieu sait si le champ est vaste en matière d'art et plus particulièrement de théâtre. Et cependant, tout le monde ou presque retombe dans l'ornière en admettant qu'on ait réellement tenté d'en sortir.

Une forme moderne, c'est là ce qui manque absolument à Faust. La pièce ne dit rien à l'esprit, rien aux sens, rien au cœur. On a l'impression des tableaux successifs d'une lanterne magique qui projetterait des images décolorées parfois grotesques et surtout mal éclairées. La pièce offre dans sa forme actuelle moins d'intérêt qu'une traduction d'histoire de diables thibétains. L'œuvre "immortelle" est mortellement désynchronisée, mortellement ennuyeuse, en ce sens qu'elle n'a plus pour nous de signification bien précise. Son interprétation sonne faux. Elle n'est plus de notre temps.

Je pousserais donc la témérité jusqu'à suggérer la révision complète de l'œuvre, une réorchestration, des coupures à bon escient, une sorte de condensation, quelques harmonisations nouvelles — et Dieu sait si la pièce en a besoin! — et enfin une interprétation entièrement moderne par le changement radical des décors, la récréation des personnages et naturellement, des rôles; et chose peut-être encore plus essentielle, ce que je nommerai, un "argument" moderne, accessible à nos habitudes d'esprit. Il faudrait se libérer de l'esprit périmé de la comédie italienne qui, par la création de certains personnages fossilisés, a tué le théâtre, après avoir tué l'opéra. Disons en passant que le succès fantastique du fumiste de génie qui fut Wagner et la vogue prodigieuse de l'opéra russe ne font qu'indiquer une instinctive réaction artistique qu'il s'agirait de rendre consciente. L'opéra n'est heureusement pas une femme et ce n'est pas faire une odieuse comparaison qu'évaluer une pièce au regard d'une autre.

Un simple petit exemple: prenons Boris Godounov.

La différence de valeur musicale est telle qu'il ne se trouve pas de mesure commune aux deux œuvres. Mais ce n'est pas dans cette différence que se trouve l'écart: c'est dans la conception complète de l'œuvre et de l'interprétation donnée et à donner des personnages de ce sombre drame historique qui ne saurait jamais tourner à la farce, si faiblement qu'on pût le jouer. Et cependant, Moussorgsky ne s'est pas gêné dans le livret dont il est lui-même l'auteur, de prendre maintes libertés avec la vérité historique. Il y a une prodigieuse scène du remords qui rappelle le vers célèbre d'Alfred de Musset:

Et toi, charme, incantation, dont rien ne se défend,

Qui fit haïr Faust au seuil de Marguerite...

et que l'on chercherait vainement dans la pièce au père Gounod. Il faudrait des acteurs formidables qui seraient en même temps des artistes pour faire ressortir comme il se doit cette partie si importante de l'œuvre. Mais des acteurs de ce calibre, on peut les chercher longtemps encore et ce n'était certes pas à la soirée goudonesque qu'on les aurait trouvés!

Je ne veux pas avancer la suggestion d'une revue complète sans me baser sur le seul point d'appui solide que l'on ait en pareille occurrence: l'interprétation entendue vendredi dernier.

Je répète qu'il n'y a pas ici l'ombre d'un réquisitoire. Il y a une simple constatation. Cela commence au premier acte pour finir au dernier.

Je me trouve à côté de quelqu'un fortement doué pour la musique qui ne tarde pas à sourire, non pas tant devant la performance des acteurs que devant la naïveté du concept d'interprétation.

Nous savons tous qu'il n'est pas possible de monter à Montréal un opéra avec le soin jaloux que montraient certains théâtres de province, en France, quand la France existait encore. Certains montages de province laissent bien en arrière ceux de Paris, n'en déplaise aux musiciens B.A., béats, ou sourds.

Aussi eût-il été tout à fait remarquable d'assister à une tentative hardie comme celle connue sous le nom de fond noir.

Le fond noir — école réaliste allemande, période 1920-1924 et même jusqu'à 1927 — se base sur le jeu, l'expression, la position relative des artistes, des jeux de lumières simples, pour rendre une scène qui acquiert, quand on a quelque envergure et dans la conception et dans l'exécution, un véritable relief "mental" qui entraîne immédiatement le spectateur en plein dans le sujet de la pièce, qui le rattache à la création de l'auteur.

Réalisable sur une scène quelconque, ce montage aurait certainement produit un effet profond dans un opéra usé comme Faust. Point besoin de Méphisto pour rajeunir le vieillard...

Et c'est ainsi qu'instinctivement, je vois avec ma compagne, les décors disparaître et le vieux docteur, seul, devant son grimoire son lumineux, avec son barbet, gémir: Vanitas vanitatis...

Toujours sur ce fond, et je pousse ici peut-être les choses à l'extrême, surtout lors du chant de la coupe, l'ombre à peine entrevue de la jeunesse que lancerait un film cinématographique. Je ne vois pas pour quoi on rejeterait cette solution du moment que l'on utilise la lumière électrique, et des écrans colorés. L'effet amorti d'une pareille vision

"Les deux Madame Carroll"

Le personnage-type du théâtre français, c'est le cocu. Cocu dramatique, cocu comique, cocu outragé ou cocu content, c'est toujours le cocu...

Le personnage-type des pièces anglaises modernes, c'est le fou ou le demi-fou obsédé par le désir de tuer. Robert Montgomery a campé à l'écran un certain nombre de ces charmants messieurs — entre autres dans *Night Must Fall*, qui a été traduit sous le titre *L'Homme qui se donnait la comédie*...

La pièce de Marguerite Weiller, dont on présente cette semaine à l'Arcade l'adaptation française de Meg Villars et Max Viterbo, *Les Deux Madame Carroll*, ne fait pas exception.

Son personnage principal, Geoffrey Carroll, est un maniaque qui, après avoir tenté d'empoisonner sa première femme pour épouser la seconde, essaie ensuite d'empoisonner cette dernière pour aller vers de nouvelles amours. Ce n'est pas un rôle léger, ni facile à porter. M. Henri Letondal l'a rempli tout à son honneur. Il avait bien, au début, cette mine douce sous laquelle se cachent toujours les assassins du théâtre anglais. Ils sont gentils tout plein jusqu'à ce qu'ils entreprennent soudain de vous étrangler ou de vous faire quelque autre truc, messieurs les assassins anglais — au théâtre toujours, et dans les pièces de femmes en particulier... A aucun moment M. Letondal n'a chargé son rôle, à aucun moment il n'a donné dans le mélo. Son

personnage vaut par son interprétation sobre et intelligente.

Mlle Huguette Olinig opérait sa rentrée à l'Arcade dans des circonstances particulièrement difficiles, ayant accepté à très bref avis de remplacer Mlle Antoinette Giroux, malade. C'est elle qui jouait le rôle de la deuxième Mme Carroll, celle sur qui s'exerce le sadisme de cet affreux Geoffrey. Mlle Olinig a été, comme toujours, très sincère et très émouvante. De même, Mme Jeanne Demons a donné une interprétation impeccable du rôle de la première Mme Carroll. Mlle Germaine Giroux était très belle, en Cecile Harden, au point de pousser Geoffrey à l'assassinat de la douce Mary.

Denis Drouin et Marc Forrez ont accompli un beau travail dans les rôles de Pennington et du docteur Tuttle. Mlle Denyse St-Pierre s'est taillé un joli succès dans son personnage de bonniche méridionale au fort accent. Mme Elisa Garsau a tenu avec justesse le rôle de Mme Latham, tandis que Willie Fréchette campait une silhouette amusante.

Une mise en scène où rien ne laissait à désirer, des décors tout à fait au point et un excellent travail d'ensemble ont assuré le succès à Montréal d'une œuvre qui a été applaudie à New York, Londres et Paris.

E.-Ch. H.

Retour

Reconnais-tu le champ de mauve et d'or, l'unique saphir vert qui promenait son ombre en croix dans le champ d'herbe rousse.

Reconnais-tu le chemin qui montait haut, là-bas — en serpentant — pour se distraire.

Reconnais-tu l'âcre odeur de la terre, le bruissement des marguerites, des ailes d'abeilles et des boutons d'or au soleil.

Reconnais-tu le pont au grand écart, sur la rivière, et la rivière couleur de ciel qui reflétait tes yeux purs...

Reconnais-tu mon sourire, le son de ma voix, mon nom et mon visage.

Reconnais-tu même ton souvenir, si là-bas, dans le champ de mauve et d'or nous retournions tous deux, vers l'ombre en croix, de l'unique sapin vert.

Lyse NANTAIS

le retouches profondes, ni scénique, ni musicale. L'interprétation pourtant ne perdrait rien à être légèrement révisée.

Je ne fais pas ici la critique de la représentation, je me contente de présenter une critique de la pièce en tant que forme théâtrale. Des faiblesses, on en trouve partout, mais je les attribue au fait que les artistes eux-mêmes sont embarrassés quand ils doivent interpréter une œuvre pareille. C'est tellement éloigné de nous, ce pauvre Faust! J'avoue éprouver de la sympathie pour les acteurs qui sont obligés de rendre en 1943 une œuvre si périmée.

Et cependant, c'est encore ce troisième acte qui est le plus acceptable.

La critique a par exemple beau jeu pour s'exercer dans la scène de l'église, l'apparition de Méphisto, les chœurs dans les coulisses.

Il est certain que là, plus que partout ailleurs, il devrait y avoir révision, autant que possible — ou bien la modernisation complète en suivant le même principe qu'au premier acte. Mais de toute façon, éviter l'interprétation qu'on en a donnée.

Ce n'est pas l'homme poursuivi par le remord qui vient à la prison contempler une fois encore celle qu'il a aimée et flétrie, qui en quelques mots rend l'esprit à la pauvre malheureuse. C'est un chanteur qui chante en attendant le rideau. Les gestes de Marguerite, par leur gaucherie, semblent être presque les gestes naturels d'une pauvre démente. Et toute la scène des âmes sauvées par l'invocation tombe lourdement.

Marguerite doit jouer, chanter, étendue. Elle se traîne à genoux dans les dernières minutes, lance trois fois son appel, sur un ton de plus en plus élevé, dernier cri d'espérance. Et Faust doit aussi s'élever. Rien de tout ça. Les deux acteurs chantent, presque bras-dessus bras-dessous, debout, comme s'il s'agissait d'une petite chanson d'amour!

Ce n'est pas Faust que nous avons entendu, c'est la damnation... Et sans majuscule, s'il vous plaît.

A. R. B.



Pourquoi des Produits de Remplacement ?

En temps normal, la Commission des Liqueurs de Québec offre un vaste choix de boissons alcooliques, de vins et de liqueurs. Certains de ces produits étaient fabriqués ici, d'autres étaient importés de toutes les parties du monde. Dans presque tous les cas, ces boissons représentent pour les pays d'où elles proviennent d'importants articles d'exportation, et elles sont fabriquées par de nombreuses entreprises étrangères.

Il serait impossible, dans n'importe quelles circonstances, d'avoir en magasin les produits de tous ces fabricants; mais la Commission des Liqueurs de Québec avait pour politique de tenir les marques les plus connues et celles qui, quoique moins populaires, avaient une clientèle dans la province de Québec.

Afin d'être en mesure d'offrir au public les meilleurs produits, notre Commission avait des bureaux d'achat à Londres et à Paris, tandis qu'à ses bureaux de Montréal et de Québec elle recevait régulièrement les représentants des fabricants de tous les pays.

Notre Commission n'offrait pas seulement un grand choix de boissons alcooliques; elle les présentait en un grand nombre de mesures. Ainsi, alors qu'on trouvait des bouteilles de dix onces de certains spiritueux, on pouvait se procurer en cruches d'un gallon des vins fabriqués au pays et même certains vins importés.

Cette pratique permettait aux clients de la Commission de fixer leur choix quant au genre, à la marque de fabrication et, en conformité de la loi, à la quantité de boisson qu'ils voulaient. Les petites mesures épargnaient à un client, à l'occasion, l'ennui d'acheter au delà de son désir ou de ses moyens.

Cependant, même lorsque les moyens de transport et autres facilités fonctionnaient normalement et qu'il n'y avait pas rareté générale des produits, il arrivait quelquefois qu'on n'eût pas en magasin telle ou telle marque. Lorsque cela se produisait, la plupart des clients se contentaient d'une autre marque. Dans le cas des commandes postales, la Commission, à moins d'instructions particulières, remplaçait une marque par une autre, et cette substitution satisfaisait généralement l'acheteur.

Ces remplacements n'étaient pas alors fréquents et, comme ils n'étaient que temporaires, ils ne comportaient pas beaucoup d'inconvénients.

Depuis, cependant, de grands changements sont survenus. Il est devenu absolument impossible de se procurer certains genres de vins et de liqueurs. Pour ce qui est de toutes les autres boissons alcooliques, l'incertitude que présentent les transports, ainsi que les restrictions quant aux quantités que la Commission peut vendre, ont créé une situation très difficile.

Il n'est pas douteux que, dans les présentes circonstances, plusieurs acheteurs sont incommodés et déçus. Un client ne peut plus être certain d'obtenir le produit qu'il a choisi dans le prix-courant de la Commission. Il est évident, toutefois, que cet état de choses est indépendant de la volonté de la Commission.

On fait tout ce qu'on peut dans les circonstances. A cause des approvisionnements restreints, nombre de marques parmi les plus populaires s'écoulent rapidement, et il en est souvent de même des bouteilles de toute contenance de certains produits. On prend tous les moyens en vue d'offrir à la clientèle un assortiment suffisant et, quand c'est possible, nous gardons en magasin de petites bouteilles correspondant aux achats minimums.

Nous désirons, cependant, qu'il soit bien entendu que la Commission n'a aucun intérêt à pousser ou à restreindre la vente d'une boisson ou d'une marque en particulier. La fonction de la Commission consiste à fournir à sa clientèle ce qu'elle désire dans la mesure du possible. Quand elle ne peut pas le faire, les autres produits qu'elle a en magasin sont à la disposition du public, qui est prié de nouveau de tenir compte de la situation et de réduire ses achats en conséquence.

"VEUILLEZ CONSOMMER MOINS"

Publiée par

COMMISSION DES LIQUEURS DE QUÉBEC

(1) La licence me semble permise dans ce cas.

Le feuilleton du JOUR

LA VIE PROFONDE DE
DOC FRED PELLETIER

critique musical sourd

CHAPITRE II

Nous avons vu, la semaine dernière, comment doc Fred Pelletier, étant passé musicien à force de s'exercer à jouer du xylophone sur les côtes de ses patients décédés, avait donné une grande opération d'adieu qui avait coïncidé avec son récital de début. Et nous savons que l'opéré et les auditeurs n'ont jamais pu exactement démêler si c'était l'opération ou le récital qui était l'adieu ou de début...

Les deux professions successives de doc Fred devaient ainsi continuer de s'entrelacer harmonieusement et, pour bien dire, amoureux, tout au long d'une existence qui ne fut pas courte.

Devenu musicien, doc Fred eut des nostalgies folles et sentit que l'inspiration le fuyait. Certaines odeurs et certains spectacles lui manquaient, cruellement.

Absorbé par ses tristes pensées et ses aspirations inassouies, doc Fred devint très distrait. C'est ainsi qu'un jour il perdit l'ouïe et jamais ne fut capable de la retrouver.

Ce qui lui permit d'entrer au DEVOIR à titre de critique musical, la surdité étant la première qualité requise au titulaire de ce poste éminemment important.

Ayant pénétré en cette officine, doc Fred se crut un moment sauté: ses odeurs, ses spectacles, il les retrouvait!

Mais, aux sens saturés par l'excès même des sensations, la satiété vient vite... Sa sensibilité bientôt émoussée, doc Fred ne se put plus contenter des odeurs et des spectacles du DEVOIR. Pour suggérer qu'ils fussent, ils demeurèrent encore par trop littéraires. Doc Fred avait atteint l'âge critique, ainsi qu'en faisait foi sa profession, et ce qu'il lui fallait, maintenant, c'était "the real thing".

C'était devenu un "hot doc", quoi...

Utilisant ses influences politiques et se faisant chaudement pistonner par son journal, notre critique musical sourd parvint à se faire attacher à un service hygiénique.

Dès lors, ce fut la vie fraîche et joyeuse!

Il était enfin permis à doc Fred de visiter les lieux susceptibles d'affiner le goût d'un mortel. Il y puisa une vaste inspiration.

Nous l'imaginons sans peine faisant sa première tournée, l'œil brillant, la narine dilatée...

C'est au retour de cette première visite aux lieux où se complaisaient son cœur impavide et son odorat subtil, qu'il composa ses célèbres quatre-vingt-dix-neuf rhapsodies en fat majeur, écrites sur papier... hygiénique évidemment — tout comme son service.

E.-Ch. H.

(à suivre)

La Tribune de Mentor

"LA CONSCIENCE DE PIERRE LAUBIER"

par Oscar Massé — Éditions Beauchemin, Montréal, 1943.

La première Grande Guerre faisait rage. De l'autre côté de l'Atlantique, sur les routes classiques des invasions, le flot de fer et de feu avançait ou reculait.

Ce fut 1917.

Chez nous, l'attention générale se porta vers les horizons qui circonscrivaient Saint-Roch et Saint-Sauveur. En ces quartiers, la loi de conscription souleva de vives protestations. Contre l'autorité établie, la révolte prolétarienne gronda. La flamme courut. L'émeute se propagea.

Ce fut regrettable et déplorable.

En ces temps-là, Gaudias Laubier, nous dit l'auteur, exploitait à Québec, rue de la Couronne, un commerce de quincaillerie. Ce quincaillier avait un fils qui s'appelait Pierre. Ce dernier avait bon pied, bon œil: il était d'âge militaire. L'appel aux armes le frappait. Or, avant la réception de la feuille de route, M. Laubier senior, — sans doute imbibé de l'atmosphère politique du quartier Saint-Roch, — décida que ce n'était pas la peine d'avoir fait faire un "cours classique à son seul enfant", pour l'envoyer servir d'anonyme chair à canon au bénéfice des "maudits Anglais". Gaudias munit son fils de l'état civil de Charles-Eugène, un petit Laubier décédé en bas âge. Maintenant, Pierre avait vingt-huit ans au lieu d'en avoir vingt. Il se laissa pousser des moustaches. Il s'en fut se terrer dans un poste, à la frontière du Maine. Il observa le rôle d'embusqué, jusqu'à l'Armistice. C'est alors qu'il rasa ses moustaches et qu'il osa se montrer dans les rues de la cité de Champlain.

Mais si, à Montréal, on "bavasse", si, à Saint-Joseph de Beauce, on "limone", à Québec — c'est officiel — on "placotte". Et...

... tout se sait, surtout à Québec, ce gros village. Malgré toutes les précautions, l'apostrophe avait crevé. Le baptême, Charles-Eugène, les moustaches, furent le sujet de quolibets, de brocards interminables. L'affaire s'ébruita, se propagea en raison directe, peut-on dire, des efforts qu'on fit pour l'étouffer. Vraiment, les envieux allaient se gêner maintenant! ... Tous les embusqués, tous les tire-au-flanc, tous les colonnards avant la lettre se voilèrent publiquement la face et crièrent au scandale... Dans les fâcheries et les querelles entre étudiants, à l'Université Laval où Pierre Laubier terminait ses études de droit, on faisait des allusions à peine voilées; on chuchotait "Charles-Eugène" et "Moustaches"...

Pierre se marie. Il devient le papa d'un fils, Henri. Ce dernier, en 1939, s'enrôle dans la R.C.A.F. en prenant cette décision il a délibérément écarté la volonté de son père, qui voudrait retenir son grand au Canada. Ainsi, le beau geste du jeune homme rachètera la faute paternelle qui stigmatisait le nom des Laubier.

Voilà le fil conducteur de la trame; trame qui paraît très bien tissée. Le livre est écrit en un bon français; l'auteur a soigneusement guillemeté les solécismes, barbarismes ou anglicismes: bref, le style s'appuie sur de solides vertus. Cependant faut-il reformer "la conscience de Pierre Laubier" sur une impression angossante. Ils jettent un froid, ces mots de l'avant-dernier paragraphe:

... à l'intérieur du cercueil de sapin, où, chaque nuit, de Nones à Matines, repose la jeune moniale en attendant d'y dormir de son dernier sommeil...

J'ai souvenir d'avoir lu, à l'ère tendre où je n'avais pas encore de barbe au menton, d'avoir lu Massé... Doine, par Oscar Massé. Si ma mémoire n'est pas trop sénile, je crois qu'il y était écrit d'un écrivain, qui le père, avait perdu sa queue. Quinze années ont marqué cette lecture. Mais tout cela était si "eune, si naïf", et je n'ai pas oublié la comique image du petit-rongeur-pas-de-queue ainsi que les perturbations qu'apporta, dans cette frêle existence, la privation de ce panache. Non, je n'ai pas oublié cela. Mais, ce que je veux oublier, et bannir de mon esprit, ce sont des clichés sévères qui suggèrent la mort, le froid du tombeau, les catacombes... Le roman idéal décrirait l'aventure de la vie, comme elle "pourrait" être, non pas comme elle "sera", fatalement. La vie est assez triste en elle-même: quand on en ouvre une caricature... un roman... voudrait-on y retracer quelque nuance de merveilleux... Au Canada français, trop de romanciers font finir leur héros ou leur héroïne à la Trappe ou au Carmel.

C'est vrai qu'il y a la Passion, mais il y a la Nativité, aussi. Personnellement, j'aime mieux Noël que le Vendredi saint.

Ce n'est pas une hérésie que de me prononcer en ces termes toujours?

Donat COSTE

Interview Imaginaire

par André GIDE

Mon interviewer s'était fait remplacer ce jour-là par un jeune homme de ses amis qu'une lettre de lui me présentait. Je ne laisserais pas de réserver bon accueil, m'écrivait-il, à un poète-poète, à un représentant de cette cohorte nouvelle, d'autant plus représentatif qu'il n'est pas très original. Le *ab uno duce omnes* n'a que faire ici, pensai-je: ce jeune homme ne pouvait répondre pour ceux de sa génération, heureusement diverse et baroque; ce qu'il avait à me dire ne saurait engager que lui. Poète-poète à n'en point douter, il s'était fait annoncer par l'envoi d'une plaquette de vers dont j'avais eu le temps de prendre connaissance. En rougissant d'une manière charmante il me pria de lui dire sans feinte ce que j'en pensais et rougit plus encore lorsque je lui déclarai tout net que ses poèmes ne valaient rien. Ce qui me plut c'est qu'il ne chercha pas à les défendre.

— Sans doute les ai-je publiés un peu vite, dit-il, et trop vite écrits. En tout autre temps je me serais appliqué davantage. Mais que voulez-vous: j'étais pressé.

Moi — Pressé par quoi?

LUI — Par la crise du papier. J'ai craint, si je tardais, de ne les plus pouvoir imprimer, et j'avais besoin de me prouver à moi-même, sinon aux autres, mon existence. Ne saluez pas la jeunesse à des impatiences que ne comprend pas l'âge mûr. Nous courons, pendant que nous avons encore la lumière. L'avenir est si mal assuré.

Moi — L'avenir de notre littérature reste suspendu à celui même de la France, il est vrai; mais ne nous occupons, s'il-vous-plait, que de la poésie. La renaissance lyrique indéniable à laquelle nous assistons, émerveillés, doit vous gonfler le cœur d'espoir. De tous côtés s'élèvent les chants de poètes insoufflés... Ou peut-être craignez-vous, lorsque chacun chante, que plus personne ne vous écoute chanter?

LUI — Non; ne me prêtez pas une réflexion aussi mesquine. L'émulation est bonne inspiratrice. Ce n'est qu'à la faveur de ce concert qu'une prosodie nouvelle peut se former. Pourtant je ne suis pas sans inquiétude et j'envie l'assurance de certains de mes camarades dont les vers ne sont sans doute pas meilleurs que les miens. Vous avouerez que ce que je crois parfois que nous sommes? Une génération sacrifiée.

Il disait cette chose atroce sans emphase aucune, avec une simplicité qui m'émut. Du plus bienveillant que je pus, je protestai:

Moi — Qu'est-ce qui vous fait penser cela? Jamais la sollicitude des aînés ne s'est penchée plus anxieusement vers ceux qui viennent.

LUI — Je sais, je sais. On ne s'occupe que trop de nous. Dans tous les sens du mot: On nous expose; et nous mûrissions mieux plus tranquilles. Certains jeunes de mes amis se réjouissent de voir leurs poèmes considérés par d'autres jeunes comme des œuvres accomplies; ils les tiennent eux-mêmes pour tels. En vérité, nous tâtonnons.

Moi — La voix de ces jeunes poètes me paraît souvent mal posée, je l'avoue, comme il advient en temps de mue. Cependant je pourrais citer les noms de quelques-uns d'entre-eux qui nous ont apporté mieux que simplement de l'espoir.

LUI — Ce sont les noms, sans doute, de ceux qui se rattachent le plus au passé, qui ravivent en vous de vieilles délices. Vous le disiez naguère: en art, ce que le public aime, c'est d'abord ce qu'il reconnaît.

Moi — Il est vrai. Mais je me souviens de trois mots latins que Valéry se plaisait à citer, du temps de notre jeunesse: *Arts non stagnat*. L'avenir est aux novateurs.

LUI — Leur tâche est ingrate. Ils ne sont pas écoutés, pas compris. N'importe; nous sommes nombreux à penser que, des anciens moules, ne peuvent plus sortir que des poëtics.

Il vit alors, sur ma table, le livre d'Auguste Dorchain, sur l'"Art des vers", marqua qu'il l'avait lu et me demanda ce que j'en pensais.

Moi — Dorchain n'était lui-même qu'un médiocre poète, mais un excellent instructeur. Il parle de "Liberté dans la discipline", de "Surprise dans la sécurité", on ne peut mieux. Et les exemples qu'il cite dans ce livre sont remarquablement choisis. Pourtant, lorsqu'il en vient aux vers de onze pieds, je m'étonne et m'attriste de ne le voir pas mentionner l'admirable "Crimen Amoris" de Verlaine, qui pourtant lui apportait de fortes preuves de ce qu'il avançait au cours du livre: que la constance même du rythme et d'une métrique établis permet seule le charme de ce qui vient d'éluder subtilement. Dorchain parle fort bien du passé; mais s'arrête un

peu court. Il ne comprend rien à Francis Jammes et soupçonne une indécidabilité d'oreille dans tout fléchissement des césures de l'alexandrin.

LUI — Tout en le lisant je pensais: heureux les poètes d'un temps plus fortuné, qui héritèrent de leurs aînés une lyre aux cordes bien tendues sur quoi leur originalité pouvait s'exercer tout entière et que l'instrument accordé faisait valoir! Aujourd'hui la lyre est brisée; ou du moins toutes ses cordes flottent; on a tellement tiré dessus dans tous les sens...

Moi — Heureux, devriez-vous penser, au contraire, les poètes naissant au temps d'une nouvelle aurore, qui doivent tendre à neuf les cordes sonores pour des accords jusqu'alors inouïs.

LUI — Est-ce exemple d'un seul poète qui tout à la fois ait pu inventer ces nouveaux accords et mener ceux-ci à la perfection? Ceux dont nous admirons les chants ont bénéficié des balbutiements de quantité d'autres, peut-être tout aussi valeureux, dont l'effort s'est usé à chercher des harmonies nouvelles. L'œuvre de chaque poète illustre me paraît moins un point de départ qu'un aboutissement.

Moi — Est-il exemple d'un seul grand poète qui n'ait su, emparant du passé, créer sa nouveauté personnelle selon son génie particulier? Chaque avenir prend élan sur du révolu; et la sentinelle peut toujours répondre, comme celle de Sèir: "Le matin vient et la nuit aussi". A chaque instant quelque chose commence et quelque chose s'achève. Occupez-vous, jeunes, de ce qui commence; laissez les vieux parler sur ce qui tombe, et les morts ensevelir les morts. De ce que vous me disiez, je ne veux retenir que ceci: vous reconnaissez qu'une poésie ne saurait se passer de lois.

LUI — Non plus que d'un rythme établi toute danse. Oui, je sais et je sens que le poète doit se soumettre à des règles extérieures. Mais avant de les avoir trouvées, ces règles nouvelles, et plutôt que d'en accepter ou de m'en forger d'artificielles, ce que je dois chercher, il me semble, c'est la sincérité de l'expression.

Moi — Il n'est pas de règle poétique qui ne soit plus ou moins artificielle, ce qui ne l'est point, ne doit point l'être, c'est le parti que le poète sait en tirer... Mais passons. La sincérité dont vous parlez, vous ne la confondez pas, je l'espère, avec le simple laisser aller, avec le flux poétique et cette facilité lyrique où certains se flattent de reconnaître l'inspiration; dont le véritable art sourit et qu'il méprise.

LUI — Non certes. La sincérité, telle que je l'entends, reste difficile et revêche; elle exige une recherche constante et sans complaisance; une connaissance et une maîtrise de soi, que je suis loin d'avoir atteintes. Oh! si je me laissais aller, je vous l'avoue, ce sont des vers selon l'ancienne formule que j'écrirais. Mais non: rimes, nombre et rythme, césure... pour repartir à neuf, je dois oublier tout cela. Cependant je sais que le ravissement poétique naît d'une astringence, d'une résistance vaincue... Oh! non, ne croyez pas que ce soit une facilité, que je cherche; c'est au contraire la résistance. Je patage dans l'*ad libitum*. Si l'on accepte Walt Whitman, ce sauvage, et l'ingouvernable Claudel, je ne connais si fougueux génie qui n'ait soumis son œuvre aux règles d'une stricte prosodie. Même Apollinaire; même Rimbaud. Vous remarquerez, il m'en souvient, que les plus audacieux artistes, par impérieux amour de la lutte, étaient aussi ceux qui cherchaient la matière la plus dure, la plus gênante limitation; vous citez les sonnets de Michel-Ange et le geste ramassé de son Moïse, inspiré, raconte-t-on, par le défaut du marbre; et les tierces-rimes du Dante et cette inquiète recherche des obligations de la fugue dans un des derniers quatuors de Beethoven. Aujourd'hui nous pétrissons trop aisément une matière encore molle, complaisante, inconsistante... On travaille dans le saïndoux.

Il avait dit ces derniers mots avec une sorte de tristesse rageuse et s'était pris la tête dans les mains.

Moi — Si vos confrères entendaient cela...

LUI — Oh! n'allez pas le leur redire, s'écria-t-il. Je l'abandonnai quelque temps à ce désespoir enfantin dont j'espérais l'avoir tiré.

Puis enfin:

Moi — Alors, les questions de métier vous intéressent?

Car je m'étais laissé dire qu'il n'est rien de tel que l'amour du métier pour ramener quiconque à la surface. Ma question, en effet, le fit sursauter: il se ressaisit aussitôt et:

LUI — Je voudrais tant savoir ce que vous pensez de la rime?

Prémices d'anthologie

PAUL GLADU

"Celui qui se réclame est si près de la jouie
Qu'un souffle suffirait peut-être à l'animer..."
PAUL GLADU

Il faudra, un jour, faire l'anthologie de ces poètes bohèmes et sans éditeur, artistes authentiques aux destinées curieuses. A un moment, on les rencontre avec un groupe: palabres interminables dans une taverne où les esthètes fixent l'avenir de la poésie, où on lit des vers, où l'ami peintre se charge de faire passer à la postérité le sourire et la croupe de la dernière blonde aperçue. Puis ils disparaissent, s'en vont vers des aventures administratives parce qu'après tout il faut vivre et qu'il y a toujours une femme à entretenir. On a des lettres pendant quelque temps, et tout cesse. L'homme n'est plus pour nous. Le poète est-il mort?

Paul Gladu n'est pas mort. Pour moi, je ne l'ai pas connu lorsqu'il demeurait encore à Montréal. Je n'ai de lui que des manuscrits et des lettres adressées à un ami commun qui a bien voulu me les laisser voir. Si le poète lit ces lignes — ce qui n'est pas impossible, après les amitiés qu'il eut au jour — je ne voudrais pas qu'il interprète mon geste comme une indécision, comme le viol du silence dans lequel il s'est volontairement réduit. Le poète n'appartient pas qu'à lui seul: il a des comptes à rendre.

Paul Gladu était dessinateur. Le jour a publié, entre le 16 avril et le 4 juin 1938, quatre *Entretiens* dans une forme chère à Valéry. Il y est parlé du peintre. "J'avoue que je ramène tout à la peinture". Et cette confession (mais que j'aimerais voir disparaître le spectre Valéry!) "La limite de mes désirs se confond avec celle du possible; je ne compte pour rien ce qui ne peut se réaliser." J'ai vu une bonne partie de ses dessins, au crayon, à la plume ou au fusain. Les nus académiques les plus lamentables voisinent avec des charges d'une verve, d'une force et d'une ironie irrésistibles. Gladu avait le sens du grotesque furieux ou simplement bonasse et bourgeois. Il y aurait de quoi faire un petit album intéressant. Les lecteurs du jour peuvent voir le numéro du 31 décembre 1937 et les illustrations qu'il fit pour un conte d'Emile-Charles Hamel. J'ai encore en mémoire les "écrits" où il enchaînait avec un art tantôt pompier et tantôt d'une merveilleuse sobriété, les poèmes d'un ami.

Le poète, comme le dessinateur, laisse cette impression pénible d'un grand talent perdu faute de discipline, bien que le poète soit plus stable, si le dessinateur entretient par instant des sommets inconnus au poète. On pourra juger de la sûreté de sa technique en lisant ces vers où l'on retrouve malheureusement plus de Mallarmé et de Valéry que de Gladu:

O mienne! Ton baiser nous rassemble à jamais
Et dans ma vie enfin la pureté s'épanche!

Je suis seul à frôler le mystère ingénu
De ton corps. Ne me laisse jamais, qui déplore
En moi-même un soupçon d'aphémisme et d'amant,
Car toutes les amours passent dans l'inconnu,
Leur beauté seule vit, et se désolent encore!
Je tremble de saisir mon dme vainement...

Je rappellerai ici la phrase qui termine le quatrième *Entretien* dont j'ai parlé un peu plus haut: "Ma recherche, mon voyage finissent et commencent. Ensemble, il nous faut dire adieu à l'instant, et ne laisser que des cendres, ici..." Ensuite, des vers détachés du poème *Le Phénix*, infiniment souples et harmonieux:

Ruées, regard ennemi,
Ma chair molle comme l'onde,
Que je m'étends parais
Cette poussière blonde...

L'âme déserte à jamais
Des ennuis de votre race,
O remords, je me défais
D'une attache que me lasse.

Hors le printemps, quel désir
Bercera ma blanche espèce
Et aura mon cœur saisi
De sa fable enchanteresse?

Quel amour, quelle action
Jalouse éleindra, merveille,
L'intime confusion
De ma puissance qui veille?

A des humains, j'abandonne
Cette pâture des morts:
L'heure antique et monotone
Qu'éternellement je mords...

Divinités sans prières,
N'empêchez que votre lot,
Car mes flammes acédaient
Ne sauront mordre que moi...

C'est le même qui écrivait: "Nous redevenons bohèmes! Tu dois te souvenir que nous fûmes un temps possédés par le génie de la complication." Dans une autre lettre, il a sur le poète ces mots: "Il sait si bien, ou sent si bien que ses vers ne sont pas pleinement suivis et entendus, qu'il spéculé de préférence sur les échos, les résonances, les effets d'enchantement." Et voici *Vent d'Octobre*:

L'étang glacé frissonne, la vent hurle
et crache à l'onde un jonc de copeaux triées...
L'arbre semble fuir.

O troupeau de feuilles
qu'un répandit l'humide chevelure
du tronc qui grince et des branches tordues
mon dme, à l'autonne, pleure avec
vous...

Dans la dernière lettre que j'ai sous les yeux, datée de mars 1940, on retrouve l'angoisse de l'homme et du poète, la trace intérieure que laisse en passant — mais tous ne le disent pas — la guerre. "Au fond, nous sommes ainsi, nourrissons notre orgueil, activant notre curiosité, détachant un désir de la mer qui monte. Où aller? Accepter le silence, vivre à l'écart. Partir, réaliser un dessin. Se consumer sur place ou agir... Quel destin nous choisir?"

Il faut se rencontrer, se consulter! opposer nos jeunes sciences, et reviser nous-mêmes — comme tu dis — notre position vis-à-vis de l'univers. J'en ai un besoin immense. Je sens que tout s'écroule partout. Je crois tantôt ceci, tantôt cela... Nous vivons à une époque si fuyante, éphémère et changeante, que tout acte semble à l'avance perdu."

Je ne sais s'il écrit encore. S'il ne le fait plus, je le comprend. Comme écrivait Emile-Charles Hamel à propos de Trudel, il est lui aussi l'un de cette génération sacrifiée qui ne connut que l'inquiétude et le trouble. Un de ceux qui se dépensèrent tout de même pour maintenir une tradition d'art dont une autre génération — la nôtre — bénéficiera. C'est pourquoi je crois juste de leur donner leur part.

Pierre GELINAS

Notes en marge d'une exposition

C'est Aldous Huxley qui faisait, il y a quelques années, ces observations qui n'ont rien perdu de leur justesse et de leur actualité:

"Réagissant contre l'impressionnisme d'une part, et une manière conventionnellement et réaliste d'autre part, les plus consciemment doués d'entre les peintres modernes ont délibérément transformé leur art en une branche de la géométrie. Les possibilités du cubisme dans sa forme la plus stricte furent toutefois rapidement épuisées. Il y a eu un retour général à la représentation — mais à une représentation encore bien trop orgueilleusement géométrique, dans ses omissions et ses distorsions étudiées. L'art est encore insuffisamment humble devant ce qui en constitue la matière. Les peintres veulent absolument soumettre trop complètement le monde extérieur à leur intellect abstrait et "géométrisant". Une sorte d'ascétisme esthétique les empêche de jouir à plein cœur et sans arrière-pensée de la splendeur offerte avec tant de profusion par le monde qui les entoure. C'est par principe qu'ils subjugent leur sens de la nature, de même qu'un stoïcien ou un moine subjugue ses passions. Tyranniquement, ils imposent aux choses leur volonté; ils substituent des formes arbitraires de leur fabrication aux formes à peu près invariablement plus subtiles et plus joyes que leur offre leur expérience directe. Il en est résulté, nous semble-t-il, un appauvrissement, un amortissement de cet art".

Et c'est lui, encore, qui écrit ailleurs:

"Les surréalistes nous ont offert, non pas le produit fini de la pensée créatrice, mais les incohérences de rêve que la pensée créatrice utilise comme matière".

Cela peut s'appliquer à la peinture tout aussi bien qu'à la littérature. Huxley ajoute:

"C'est la statue qui vit, et non point la pierre". C'est l'œuvre d'art qui vit, non pas la matière dont elle est extraite. Et pourtant, considérons ce que nous offrent aujourd'hui la plupart des artistes:

ce ne sont pas des œuvres finies, mais bien les éléments de départ dont les artistes de la belle époque — celle où la conscience professionnelle et le goût du travail bien fait n'étaient pas tombés en désuétude — se seraient servis comme matériaux pour leur œuvre.

On a trop souvent l'impression que certains artistes nous montrent, au lieu de l'œuvre achevée, une esquisse, un état préparatoire.

"Il y a encore un élément de chaos dans ce qu'ils produisent; la matière en bloc sur laquelle ils travaillent s'attache encore à la forme qu'ils essaient d'en extraire, et la dénature".

Devant des œuvres dont rien ne nous permet de juger si elles sont le travail d'un artiste sincère et consciencieux, ou la mauvaise plaisanterie d'un fumiste, ou bien encore le produit d'une ignorance crasse qui prétend fuir des règles dont elle n'a jamais rien su, les attitudes sont diverses.

Il y a le gogo, le snob qui s'extasie devant tout ce qu'il ne comprend pas et admire bruyamment, de peur de passer pour n'être pas à la page...

Il y a l'indécrottable réactionnaire, qui ne tentera pas un effort de sympathie ou de compréhension, trouvant plus simple de rejeter en bloc le meilleur et le plus mauvais. Une grosse farce bien plate est toujours plus facile qu'une appréciation motivée...

Et il y a les grands artistes et les poètes, qui se regarderaient en un mauvais miroir: au lieu de se regarder dans un mauvais miroir: au lieu de voir de la gaucherie et de la laideur, ils y cherchent leurs propres qualités, leur science, leurs théories, leurs rêves...

Enfin, il y a les honnêtes garçons comme moi, qui cherchent sincèrement à comprendre et à admirer, mais qui ne se sentent aucun attrait pour la vocation de poètes...

Félicien MONDOR

Saint-Denis

"La Femme du Boulanger"

"La Femme du Boulanger" qui prendra l'affiche samedi prochain au Saint-Denis est une œuvre immense. Une œuvre profonde, humaine, vivante. De plus, c'est du plus pur Pagnol. Et les films de Pagnol, c'est du dialogue vivant autour d'une belle idée. Cette fois l'idée est de Cléo.

Et lorsqu'on a une belle idée... il n'est pas technique qui tienne... on fait un bon film. L'essentiel au cinéma parlant est de savoir faire parler des personnages qui soient des humains. Cette fois quelle langage!

Tirons le chapeau. Pagnol n'a pas de maître. L'auteur de "Marius", "Fanny" et "César" atteint le génie. "C'est ce que j'ai fait de mieux, aurait-il dit à des amis". Or, c'est vrai. Jamais Pagnol n'a autant écrit franchement, aussi intensément été lui-même.

Le sujet de "La Femme du Boulanger" s'amorce d'un beau berger. Oh! rien de grave. Mais le boulanger n'a plus le cœur à chérir du pain. Tout le village va retrou-

vers la trop jolie femme qui revient d'après de son bon mari. Et cela permettra aux habitants du village de se réconcilier.

A ce triomphe il sied d'associer le nom de Raimu que Pagnol nomme le plus grand acteur du monde. Ehl! ma foi c'est encore vrai. En voyant le film... l'on comprendra que Pagnol n'exagère pas du tout.

Le film a sa compagnie habituelle. Charpin en tête, Delmont, Vattier, Maupi, Delles, Maximilien, Moulins.

Le second film sera "Côte d'Azur", avec Robert Burnier, Simone Héliard, Marcel Vallée et Robert Arnoux. On aimera cette comédie musicale qui nous vaudra en même temps un beau voyage sur la Riviera française.

Les dépenses effectuées par le gouvernement du Royaume-Uni étaient d'environ 5 millions de livres sterling (\$22,000,000) par jour pendant le mois de juillet 1940, et trois fois ce montant pendant le mois d'avril 1943.

Le JOUR est écrit par la compagnie La Jour Limitée, 180, rue Saint-Catherine, suite 441, Montréal 161. "Plateau 7411". Jean-Charles Harvey, directeur, et imprimé par La Compagnie de Publication de "La Patrie", 180, rue Saint-Catherine, Montréal.

Matinée théâtrale avec Mme Fernande Albany



A compter du 27 courant et pendant quatre semaines consécutives, le samedi en matinée, à l'Ermitage, sauf pour la deuxième représentation qui aura lieu au Ritz-Carlton, Mme Fernande Albany présentera quatre causeries théâtrales sur le Moyen-Âge, le XVII^e siècle, l'Époque romantique et les Temps Modernes.

Voilà une heureuse initiative qui, nous en sommes persuadés, suscitera beaucoup d'intérêt parmi les habitués du théâtre. Il s'agit d'un historique du théâtre agrémenté de scènes pour chaque époque et de textes d'une valeur particulière.

Mme Albany sera entourée pour ces spectacles d'une pléiade d'artistes de tout premier ordre et que le public eut maintes fois l'occasion d'applaudir lors des dernières saisons théâtrales. Mentionnons MM Charles Dechamps dont la sûreté du métier et le jeu nuancé font l'admiration des foules, François Rozet, interprète d'une haute versatilité, Georges Savaria, pianiste-virtuose à qui sera confiée la tâche de reconstituer l'atmosphère musicale pour chacune des périodes de l'histoire, Roger Garneau, jeune premier apprécié des Montréalais, Yvette Brindamour, brillante jeune artiste, ainsi que Mlle Colette Berget et Violetta Macdonald, sans compter le commentateur Pierre Blanche.

Ces représentations sont placées sous la distinguée présidence d'honneur de Mme Hector Perrier.

Les billets à un dollar chacun sont présentement en vente chez Edmond Archambault et chez Willis & Cie. Nous conseillons fortement au public de retenir immédiatement ses billets car ils s'élèvent à un rythme accéléré.

RAIMU DANS UN GRAND ROLE



Le génial comédien français RAIMU dans une scène du film "La Femme du Boulanger", qui prendra l'affiche samedi au Saint-Denis.

Palace

"Claudia" en 2^e semaine

"Claudia", un film qui met en vedette la brillante actrice du Broadway, Dorothy McGuire, a obtenu un tel succès ces derniers jours au cinéma Palace, que la direction a dû lui enlever l'affiche pour une autre semaine.

"Claudia" est l'histoire d'une jeune mariée intelligente, sensible, pour laquelle la vie comporte encore mille secrets dont certains sont assez gros. En peu de temps cependant la vie l'empêche dans son cours impétueux et lui révèle brusquement des aspects assez rudes. Robert Montgomery, Ina Claire, et Olga Baclanova font aussi partie de la distribution. C'est la première fois que Dorothy McGuire paraît à l'écran, bien qu'elle ait joué "Claudia" plusieurs fois sur la scène. "Claudia" est basée sur une œuvre littéraire de Mlle Rose Franken.

Loew's

"This Is The Army"

"This Is The Army", version cinématographique en musique de la grande revue militaire américaine, prendra l'affiche, dès vendredi, au cinéma Loew's. C'est un film Warner Brothers. Quelques 350 artistes participent à ce grand film qui compte parmi les succès de l'année. Irving Berlin y chante "Oh, How I Hate to Get Up in the Morning". Plusieurs personnalités de la radio et du cinéma font partie de la distribution, notamment Kate Smith qui obtint un si beau succès dans "Stage Door Canteen".

Le film est basé sur un scénario de Casey Robinson. Plusieurs sujets courts compléteront le programme du Loew's.

Capitol

"Above Suspicion"

"Above Suspicion", que l'on verra dès vendredi au cinéma Capitol, est une aventure d'une brûlante actualité. Nous y trouverons de la surprise, de l'émotion, de la surprise, avec en vedette Joan Crawford et Fred MacMurray. Adapté d'une nouvelle populaire de Helen MacInnes, l'histoire raconte les aventures d'un professeur américain et de son épouse qui partent pour l'Allemagne ostensiblement pour y passer leur lune de miel, mais en réalité pour une mission secrète du Foreign Office.

Joan Crawford encore une fois trouve un rôle aussi intéressant que dans "A Woman's Face". They All Kissed the Bride et "Reunion in France". Fred MacMurray, un des jeunes premiers les plus populaires d'écran, est pour la première fois son partenaire.

Savoir raison garder...

J'ai une prévention marquée contre les compilations d'articles de journaux et à plus forte raison contre les livres-recueils qui tentent de mettre sous la forme permanente d'un volume des écrits qui n'ont de valeur que dans le temps, qui ne présentent d'intérêt qu'en raison de leur actualité.

D'autre part je trouve qu'il faudrait sauver maints articles journalistiques en les publiant sous forme de livres afin de les sauver d'un oubli injustifié.

C'est justement le cas des "Grenouilles demandant un roi".

En passant à travers le volume, on se rend compte de ce qu'est un véritable éditorial, actuel sans jamais tomber dans l'actualité périmée huit jours plus tard. Cela nous change de ces commentaires au jour le jour, sans profondeur, sans perspective, sans le recul nécessaire à tout écrit digne de ce nom.

En vingt-deux articles, qui à certains égards pourraient être considérés comme autant d'essais — encore qu'ils n'ont pas été écrits dans cette intention — Jean-Charles Harvey défend une vieille thèse solide pour laquelle j'éprouve la plus grande sympathie.

J'ai devant moi une tâche ingrate. Collaborateur au Jour, je pourrais paraître faire un panégyrique de commande, alors qu'il n'en est rien. Si je n'étais pas d'accord avec le fond ou la forme, on pourrait m'accuser de démolir avec le sadisme qui caractérise certains messieurs qui fréquentent les salles de rédaction. Si je partage certaines opinions de mon directeur, je puis sembler jouer les seconds violons.

Et pourtant, quand il s'agit d'une question de principe, il n'y a pas à tergiverser. Harvey rappelle cette grande vérité, si malheureusement obscurcie de nos jours, de la prééminence de l'homme sur la chose, de l'individu dans ce qu'il a d'essentiellement humain sur les institutions, quelles qu'elles soient. Et sur ce point, je suis complètement d'accord avec Harvey. La société n'existe que parce que l'homme existe. Ce qui, incidemment, explique toute la philosophie du Jour.

Quand l'auteur des "Grenouilles demandant un roi" défend la démocratie il ne s'agit nullement d'une forme rigoureusement déterminée dans tous ses détails. Il s'agit avant tout d'un principe essentiel de conduite politique. C'est pour cette raison que les articles qui forment l'ouvrage gardent tout leur sens actuel sans jamais tomber dans une actualité banale. C'est pourquoi le titre est très approprié.

Tel qu'il est présenté, le volume donne un aperçu essentiel des éléments éditoriaux du Jour: défense de l'idée démocratique, de la supériorité de l'individu sur l'institution, de la réforme de l'enseignement, du droit économique acquis; déboulonnage en règle des utopies diverses de l'égalité générale, de l'âge d'or, de la bureaucratie étouffante, du nationalisme destructeur; enfin, mise au point de quelques questions aussi essentielles que celle de la fédération des peuples, de nos rapports avec les Russes, de la nature des trusts, de l'immigration au Canada. Il y a, ce me semble, un vaste champ d'étude pour qui veut se donner la peine de penser après

s'être donné la peine de lire "Les grenouilles demandant un roi".

Le leit-motif d'Harvey me semble inattaquable: l'homme d'abord, l'État ensuite. De là découlent le concept démocratique, avec son évolution rationnelle, et le point de vue essentiellement humain d'une société éclairée, d'où serait banni le nationalisme destructeur, cette fausse monnaie des forains de la politique, des ratés incapables de percevoir par eux-mêmes et des pauvres hères égarés.

Au lieu de ces activités destructrices, Harvey propose une évolution normale qui rejette les utopies, l'organisation outrancière du bureaucratisme-pieuvre, du caporalisme de "l'ordre nouveau", en train de faire faillite en Allemagne après avoir fait faillite en Italie, et des chimères, risibles si elles n'étaient mortellement dangereuses, de l'égalité des individus.

Au lieu de toutes ces monstruosités qui écrasent le monde et contre lesquelles on se bat sur les champs de bataille, un retour au bon sens!

Ce qui implique nécessairement quelques explications sur la nature du capital, sur l'activité réelle de ce que l'on nomme périodiquement, aux veilles d'élections, les Trusts, tout en oubliant soigneusement de jamais mentionner le seul trust réel: celui de l'enseignement. Et des explications également sur certains problèmes politiques, économiques et sociaux.

Je ne crois pas que le péril militaire allemand soit plus dangereux que le péril de l'atavisme à outrance, tel que le préchent certains illuminés. Le bacille boche produit au moins un anticorps aussi brutal, tandis que la pieuvre bureaucratique s'insinue et finit par tout étouffer, presque sans qu'on s'en aperçoive. On ne criera jamais assez haut: Mon ennemi, l'État!

Les idées d'Harvey me semblent également parfaitement justes quand il traite de la question russe, si déformée par les anti et les philo. On sera forcément obligé, un jour ou l'autre d'arriver à la fédération des peuples, tout comme on sera obligé, en matière intérieure, de procéder à une large immigration, si l'on ne veut pas qu'un jour la pression soit tellement forte qu'elle fasse sauter les digues dressées par les isolationnistes canadiens.

Et je ne crois pas pouvoir terminer cette brève revue sans mentionner un passage sur lequel on ne perd rien à méditer:

"L'espoir des faibles réside dans les lois remédiatrices, dans cette évolution sociale vers le mieux, qui s'est manifestée fortement depuis au moins cinquante ans, dans nos milieux démocratiques: il est surtout dans l'esprit chrétien, qui est à la base de nos sociétés libres et qui le restera. Seul le précepte évangélique qui renferme la loi morale: 'Aimez-vous les uns les autres', inspire aux hommes les renoncements l'Altruisme, le dévouement, la tolérance, qui peuvent élever les faibles à une vie faite de dignité, d'honneur et aussi de bien-être. Si l'on s'écarte de ce principe, on risque de livrer les faibles à la férocité de tous les instincts brutaux."

Ne croyez-vous pas qu'un pareil volume vaille la peine qu'on le lise?

A.-R. B.

LA PORTE ÉTROITE

par André GIDE

"Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite." Mais il n'est pas écrit qu'elle doive être tant qu'il faille se détruire pour y passer. Alissa a cru qu'une Alissa en petits morceaux aurait plus de chance qu'une Alissa tout entière. Et à qui la faute? A cet imbécile de Jérôme qui, incapable encore de réaliser ce que sa conception de l'amour a de puéril et trop jeune pour en être marqué définitivement — quoiqu'il puisse en penser à la fin du roman — à cet imbécile de Jérôme qui s'est plu à affoler de son mysticisme à outrance une pauvre petite fille trop inexpérimentée pour savoir à quoi s'en tenir, mais assez vieille pour que l'empreinte soit indélébile. L'homme de vingt ans qui aime peut encore évoluer, il a des tas de choses en réserve; la femme de vingt ans qui aime a tout donné.

J'ai pour Alissa une aversion farouche. Et je crois bien que Gide aussi. Alissa, c'est l'obstination, béate et satisfait, au fond, la complaisance dans la médiocrité d'une erreur médiocre. On pense infailliblement à ces opuscules de chanoines chauves et gouteux: La Maîtrise de soi-même. Comment vaincre sa nature. La poursuite et la défaite des passions. Je pense encore à ce temps de collège — pas si lointain — où je suspendais mon avenir temporel et éternel à un mot que je dirais ou ne dirais pas à mon voisin quand c'était silence. Alissa, c'est la soeur en idiotie d'Amiel et de Salavin. J'insiste surtout sur Amiel, ce prince des intellectuels de séminaire, l'empereur des velléitaires qui se font une oeuvre de leurs velléités, comme un peintre incapable de rien achever présenter ses ébauches pour un travail fini, complet en lui-même. Alissa et Amiel: ils ont voulu la grande tragédie et le sublime, ils nous ont donné le mélodrame et le grandiloquence. Et ce, parce que, tous les deux, ils ont cru s'agrandir en se recroquevillant sur eux-mêmes. Alors que l'homme fort est celui qui mène la vie en se prouvant capable d'en aborder toutes les manifestations sans en être écrasé, ils ont cru que l'homme fort est celui qui évite le combat en refusant tout. Le refus est aussi une porte étroite, mais qui n'ouvre sur rien. Quand on ne se permet rien par peur du combat et doute quant aux résultats, de quelle force peut-on se vanter? Je dis qu'il faut plus de

volonté pour suivre sa vraie nature que pour la plier. Elle n'est pas étroite, la porte que choisit Alissa, elle est misérable. Sa position de martyre benvole est plus confortable en somme que toute autre. Comment dire qu'elle s'est renoncée quand au contraire elle n'a fait que suivre l'élan donné? Le véritable renoncement, c'est d'être d'oublier la petite auréole rose dont elle ne voulait pas se déprendre, pour envisager la réalité et présenter à Jérôme le visage qu'il attendait d'elle, ce qui lui est plus difficile mais combien plus vrai et combien moins littéraire. J'aurais toujours plus de considération pour celui qui par la porte étroite fera passer le plus gros morceau que pour celui qui fera passer le plus petit. Alissa, avec orgueil et fatuité, a réussi à y trainer le plus petit, une infime parcelle.

La dernière page du Journal d'Alissa, ce n'est pas elle qui l'a écrite, c'est Gide, Gide qu'on n'a trompé nulle part ni sur rien. "O Seigneur! puisse-je atteindre jusqu'au bout sans blasphemé... Je voudrais mourir à présent, vite, avant d'avoir compris de nouveau que je suis seule." Le roman est terminé et la conclusion est tirée. Déjà, Gide est parti vers ailleurs. Il a liquidé une vieille dette qui ne présente désormais aucun intérêt pour lui: il a jugé Alissa et toutes ses pareilles.

L'épilogue, c'est le dernier regard en arrière alors qu'on a déjà quitté. Plus que cela même: une précision, un éclaircissement. Gide veut qu'on sache bien qui est entré par la porte étroite, qui a choisi le sacrifice, qui s'est abîmé. Le seul personnage héroïque du livre — Jérôme est loin de l'être — c'est Juliette. Juliette, infiniment plus femme qu'Alissa, qui a renoncé à tout alors qu'Alissa gardait et Jérôme et son nimbe en papier mâché, Alissa la reculeuse, la ridicule et la pitoyable. Juliette, toi que j'aime, Juliette près de qui Gide a pris le départ: "Une servante entra, qui apportait la lampe." Après avoir passé la porte étroite, Juliette, c'est la lumière.

A ceux qui pourraient me reprocher la forme de cet article je dirai qu'on ne juge pas Gide: on l'interprète.

Pierre GELINAS

À L'AFFICHE

MONTREAL

CAPITOL: "Above Suspicion" — "Calaboose".
IMPERIAL: "Bataan" — "Never A Dull Moment".
LOEW'S: "This Is The Army".
PALACE: "Claudia", 2^e semaine.
PRINCESS: "Frontier Bad Man" — "How's About It".
ST-DENIS: "La Femme du Boulanger" — "Côte d'Azur".
ELECTRA: jusqu'à samedi: "A Yank in the R.A.F." — "My Love Came Back" — sam. à mar.: "It Ain't Hay". "Frankenstein Meets The Wolfman". "Dancing On The Stars".

SHERBROOKE

CINEMA DE PARIS: "Trois Valses" — "Une Drôle d'Idée".

QUEBEC

CANADIEN: "Le Rosaire" — "Raphaël le Tatoué".
CINEMA DE PARIS: "Confit" — "Un de la Canadière".

TROIS-RIVIERES

CINEMA DE PARIS: "Serge Panine" — "Le Dompneur".

THEATRE ET CONCERTS

ST-DENIS: France-Film présente: "KREISLER", le 19 novembre.
ARCADE: France-Film présente: "BAISERS PERDUS", semaine du 19 novembre.

"Baisers Perdus" avec Chabrier à l'Arcade



M. MARCEL CHABRIER que notre public pourra applaudir à nouveau dans la comédie "Baisers Perdus", cette semaine à l'affiche de l'Arcade.

"Baisers Perdus" d'André Birabeau qui prend l'affiche demain soir à l'Arcade est une comédie de caractère que l'auteur définit lui-même dans les termes que voici: "C'est une comédie qui est un portrait. Le portrait d'un homme qui, physiquement, a le dos rond, la tête lourde, les yeux à demi fermés et qui, moralement... vous le verrez. La vie a fait son caractère... et son caractère fait sa vie. C'est parce qu'il est comme il est que sa femme est ainsi, que sa fille est ainsi et que ma pièce est ainsi. C'est son caractère qui m'a fourni la situation. Je n'ai plus eu ensuite qu'à ne pas tricher!"

"Baisers Perdus" a été créée en 1932 à la Comédie-Française par Léon Bernard et Madeleine Renaud. Cette oeuvre très moderne est une création à Montréal et la direction de l'Arcade a réuni ses

plus éminents pensionnaires pour lui donner la relief qui convient. M. Marcel Chabrier tiendra le rôle principal et sera secondé par Mlle Antoinette et Germaine Giroux et la troupe au grand complet.

En présentant "Baisers Perdus" la direction de l'Arcade s'attaque au théâtre tout à fait moderne et elle agit ainsi parce qu'elle a un nombre public desirieux de se renseigner complètement sur l'évolution contemporaine du théâtre français. Birabeau qui rappelle l'esprit du Guitry et l'amertume de Becque ne détonne sûrement pas dans une saison où Géraudy, Sarmant, Jean-Jacques Bernard, Marguerite Weiller et autres ont tenu l'affiche. "Baisers Perdus" marque donc une date nouvelle et les amateurs de théâtre ne manquent pas l'occasion de voir et d'entendre du beau théâtre.

L'ART DURABLE DE FRITZ KREISLER

L'art du violoniste, comme celui du chanteur, est soumis au temps. La sonorité peut s'affaiblir, le timbre s'altérer, comme s'ils dépendaient organiquement de l'in-

terprète. Mais l'on peut rassurer les premiers admirateurs de Kreisler: il lui reste toujours de puissantes armes. D'abord, et ce n'est point négligeable, il l'on songe à l'attrait de la présence physique pour tout un public de discophiles et de radiophiles, un masque du dompteur de sautes, dans la moustache bourgeoise ne corrige pas l'originalité, l'aspect tourmenté.

Techniquement, Kreisler peut et fait toujours ce qu'il veut. Rencontre-t-il un scherzo, un allegro, il retrouve une pétulance, une volubilité de jeune homme. C'est une faveur dont il n'est sans doute redevable qu'à la Providence des musiciens.

On a cité souvent sa précision, la prodigieuse "articulation" de son jeu: ce sont là des qualités qui ne se percent jamais. Rien de plus net, de plus desiné, de mieux construit que les exécutions de Kreisler.

Aucune sécheresse dans le son, aucun rétrécissement dans sa portée pouvant indiquer que la flamme a décliné. Kreisler peut encore se retrouver tel que dans ses plus brillantes années, même se dépasser. Mais l'artiste songe moins à cet exploit qu'à témoigner d'une volontaire économie, qui n'est pourtant en rien préjudiciable à l'émotion de l'auditeur, sensible à une ample éloquence.

Kreisler demeure un très grand instrumentiste. C'est que, durant son éclatante carrière, il a moins cultivé le bris que la pure musicalité qui vient de l'âme et ne connaît aucun déclin. On le constatera le vendredi 19 novembre au Saint-Denis...

terprète. Mais l'on peut rassurer les premiers admirateurs de Kreisler: il lui reste toujours de puissantes armes. D'abord, et ce n'est point négligeable, il l'on songe à l'attrait de la présence physique pour tout un public de discophiles et de radiophiles, un masque du dompteur de sautes, dans la moustache bourgeoise ne corrige pas l'originalité, l'aspect tourmenté.

Techniquement, Kreisler peut et fait toujours ce qu'il veut. Rencontre-t-il un scherzo, un allegro, il retrouve une pétulance, une volubilité de jeune homme. C'est une faveur dont il n'est sans doute redevable qu'à la Providence des musiciens.

On a cité souvent sa précision, la prodigieuse "articulation" de son jeu: ce sont là des qualités qui ne se percent jamais.

Kreisler demeure un très grand instrumentiste. C'est que, durant son éclatante carrière, il a moins cultivé le bris que la pure musicalité qui vient de l'âme et ne connaît aucun déclin. On le constatera le vendredi 19 novembre au Saint-Denis...

terprète. Mais l'on peut rassurer les premiers admirateurs de Kreisler: il lui reste toujours de puissantes armes. D'abord, et ce n'est point négligeable, il l'on songe à l'attrait de la présence physique pour tout un public de discophiles et de radiophiles, un masque du dompteur de sautes, dans la moustache bourgeoise ne corrige pas l'originalité, l'aspect tourmenté.

Techniquement, Kreisler peut et fait toujours ce qu'il veut. Rencontre-t-il un scherzo, un allegro, il retrouve une pétulance, une volubilité de jeune homme. C'est une faveur dont il n'est sans doute redevable qu'à la Providence des musiciens.

On a cité souvent sa précision, la prodigieuse "articulation" de son jeu: ce sont là des qualités qui ne se percent jamais.

Kreisler demeure un très grand instrumentiste. C'est que, durant son éclatante carrière, il a moins cultivé le bris que la pure musicalité qui vient de l'âme et ne connaît aucun déclin. On le constatera le vendredi 19 novembre au Saint-Denis...

terprète. Mais l'on peut rassurer les premiers admirateurs de Kreisler: il lui reste toujours de puissantes armes. D'abord, et ce n'est point négligeable, il l'on songe à l'attrait de la présence physique pour tout un public de discophiles et de radiophiles, un masque du dompteur de sautes, dans la moustache bourgeoise ne corrige pas l'originalité, l'aspect tourmenté.

Techniquement, Kreisler peut et fait toujours ce qu'il veut. Rencontre-t-il un scherzo, un allegro, il retrouve une pétulance, une volubilité de jeune homme. C'est une faveur dont il n'est sans doute redevable qu'à la Providence des musiciens.

IRVING BERLIN'S
This is the Army
in Technicolor
Lew's NOW SHOWING

Claudia
with DOROTHY MCGUIRE
ROBERT YOUNG - INA CLARE
2 WEEK Palace

JOAN CRAWFORD and FRED MACMURRAY
Above Suspicion
Lew's NOW SHOWING

HIT #1
FRONTIER BADMAN
with ROBERT PAIGE - ANNE GUYNE
The ANDREWS SISTERS
HOW'S ABOUT IT?
NOW SHOWING PRINCESS

ST-DENIS
Samedi
TOUTE LA VILLE EN PARLE!
RAIMU
"LA FEMME DU BOULANGER"
en programme double avec
ROBERT BURNIER
SIMONE HELIARD
CÔTE D'AZUR
MARCEL VALLÉE
HARVEY ARLOU

Le Vrai Service irréprochable
Chez-Soi
HOTEL ST. REGIS
392, RUE SHERBOURNE
R.A. 4135 TORONTO
en face de l'église du Sacré-Cœur, la seule église catholique de langue française à Toronto.

AU CIMETIÈRE DES ENTERRÉS VIVANTS

Une visite en certains "camps de concentration" où les corps sont accablés sous une discipline maudite et où les âmes sont étranglées dans des corsets de fer.

Le directeur de ce journal vient de recevoir une lettre navrante et celle, une lettre indignée, où la plus sainte des colères se mêle aux larmes de la pitié.

Cette lettre, on me l'a remise en me disant: "Au moment où de petits enfants meurent d'inanition dans des garderies clandestines, tiennent des mercenaires laïques, voici un document authentique qui vous dévoilera d'autres misères, plus tragiques peut-être. Et je lus, tremblant de douleur.

L'auteur est un jeune révolté qui nous haisait d'abord sans nous connaître, lui à qui l'on n'avait guère appris que la haine; puis il est venu vers nous par sentiment de justice, par souci de propriété morale. Nous ne pourrions révéler son nom au public sans le livrer à la persécution. Mais nous pouvons le citer:

"J'ai un cas très grave de misère humaine à vous soumettre: il s'agit de nos divers orphelins. Avez-vous eu des échos de ce qui se passe derrière les murs pierreux et sombres de ces prisons? Connaissez-vous l'abrutissement des déshérités de la vie en ces camps de concentration? C'est un régime de terreur. Je parle en connaissance de cause: j'ai passé par là, au temps de la crise générale d'avant-guerre.

"J'ai vu là des malheureux sans famille dont l'intelligence était tenue délibérément dans les ténèbres. Ils vivaient dans une crainte affreuse de faire le moindre mouvement, de prononcer une parole dérogatoire, d'émettre une idée personnelle. Sans cesse l'image d'une répression cruelle devant les yeux! Fouet, férule, ceinture garnie de boucles de fer... J'ai vu de mes yeux un enfant recevoir une douzaine de coups de claquoir sur les jointures des doigts parce qu'il avait osé employer le mot *moi*... Un jour, nous descendions au réfectoire, paradis des soupapes grumeleuses et des glus fades. Il fallait aller, bras croisés, têtes fixes et comme tenues par des brides, troupeau de petits chiens domptés! Un jeune eut le malheur de détourner la tête. Aussitôt il reçoit une claque magistrale: son crâne se heurte contre le mur et il tombe inconscient. Pleins d'horreur et de pitié, nous nous précipitions pour le secourir, quand une voix de matrone cria: "A vos places! Ça lui apprendra!"

"Je sens encore la révolte gronder en moi. Elle éclate aujourd'hui, et je veux que le monde sache. Ayez le courage de le crier, Monsieur! Allez aux preuves, vous découvrirez une dureté d'autant plus sûre d'elle-même qu'elle a conscience d'échapper à toute sanction. Que peuvent faire de pauvres enfants timorés et impuissants? Se plaindre? Mais à qui? Les trois quarts d'entre eux n'ont ni parents

ni amis dans le monde. Qui les croirait? Ceux d'entre eux qui ont des parents ne peuvent recourir à ceux-ci, puisqu'ils sont ignorants et pauvres et qu'ils ont peur aussi..."

"Je vous rapporte deux faits. Il y en a par milliers. Ces années m'apparaissent aujourd'hui comme un cauchemar. J'entends encore la mélodie plaintive des coeurs d'enfants; je revois le sillage des navires voguant vers la liberté sur le grand fleuve... et que j'aurais tant voulu suivre avec tous ces enfants dont l'âme porte un corset de fer... La nature chantait, c'était le printemps. Les feuilles poussaient, les fleurs couvraient les champs, le vent était chargé de douceur et de caresses. Le front collé aux vitres, le regard perdu au delà des montagnes, nous pleurons. Puis nous nous évadons de nous-mêmes, nous gambadons, sautons près, fessés, ruisseaux de cristal... Ce n'était jamais qu'un rêve. La révolte grondait, se comprimait, toute puissante, contre la vie, le monde, tout! Ce que j'ai souffert là! Je pense à ceux qui regardent encore à travers les barreaux de leur prison, maintenant que la vie m'a comblé.

"Je ne suis pas de ceux qui obéissent: je suis moi-même et j'entends le rester. Je déteste l'imposition de la vertu par la force. Pour atteindre mon idéal, je ferai crouler les obstacles. J'écarterai les lianes et foulerai l'ivraie, car je sais le Beau et le Bien. Je suivrai le Christ et non pas Tartuffe."

Personne, je crois, ne peut rester insensible aux accents sincères de cette lettre d'un jeune homme témoin d'une des grandes misères de l'enfance.

Je ne prétends pas que ceci soit une peinture complète de nos orphelins. Je sais tout ce qu'il faut de dévouement et d'abnégation pour s'occuper de ces oeuvres. Je sais aussi jusqu'à quel point le manque d'expérience, de psychologie et même d'humanité sont cause, chez certaines personnes bien intentionnées, de monstruosités inconscientes. Il appartient à l'Etat chrétien d'intervenir.

Tous, nous nous apitoyons sur le sort des sans-famille. Il ne suffit pas de verser des larmes par simple sensibilité et d'en rester là. Ce qu'il nous faut à tout prix, c'est une organisation vraiment humaine, vraiment chrétienne, vraiment charitable et vraiment hygiénique. Nous en sommes loin encore. Nous prétendons être des civilisés et, parfois, nous nous conduisons comme des barbares.

Par des faits isolés — entre autres l'histoire lamentable d'une école de réforme, l'an dernier — on peut se rendre compte de la nécessité d'une surveillance et, au besoin, d'une sanction.

Paul RIVERIN

Une loi progressive de l'hon. M. Godbout: L'INSTRUCTION POUR TOUS

La rentrée des classes, cet automne, voit l'application dans notre province, pour la première fois, de la nouvelle loi de l'instruction obligatoire, réclamée depuis longtemps par les éducateurs et qui apporte un complément indispensable à notre système éducationnel. Approuvée au préalable par le comité catholique du Conseil de l'Instruction publique, où nos évêques ont voix prépondérante, cette législation progressive s'inspire du souci du gouvernement Godbout de fournir à tous les enfants le minimum d'instruction primaire indispensable. L'adoption de l'instruction obligatoire dans notre province ne marque pas, comme certains l'ont prétendu, une rupture avec le passé; c'est plutôt l'aboutissement logique de longues années de progrès qui ont vu l'éducation se répandre partout et apporter ses bienfaits dans les coins les plus reculés du Québec. Il appartenait au gouvernement Godbout, qui n'a si heureusement innové dans le domaine économique, depuis qu'il dirige la province, de parfaire et de compléter l'oeuvre commencée dans le champ de l'instruction publique.

Par la loi de l'instruction gratuite et obligatoire, le gouvernement inaugure un programme qui, développé progressivement, suivant les conditions particulières à chaque cas, étendra à toutes les régions de la province les facilités de certains centres seuls ayant bénéficié jusqu'ici. La nouvelle loi reconnaît le droit de chaque enfant et de tout enfant à une instruction primaire suffisante, qui le mettra en possession des rudiments indispensables de la connaissance, qui ouvrira son esprit, formera son jugement, et lui donnera le goût du perfectionnement de soi-même, qui est le grand ressort du succès dans la vie.

Ce bagage ne s'obtient pas par un bref passage de quatre ou cinq ans à l'école. L'enfant ne peut l'acquiescer que par une assidue plus prolongée à l'étude, jusqu'à l'âge de quatorze ans. C'est durant ces années de l'enfance, où le cerveau s'éveille, que l'écolier prend contact avec la vie et qu'il est à même de solides fondements à sa carrière future. Les années perdues à cet âge ne se retrouvent pas.

Nos familles canadiennes-françaises, familles nombreuses, qui font la force de notre peuple, ont

toujours compris cette importance de l'instruction. Sitôt qu'un enfant atteint l'âge scolaire, son père et sa mère songent à le faire instruire et le regardent avec sollicitude prendre le chemin de l'école. Car ils savent que c'est par l'instruction seule que ce jeune cerveau s'ouvrira, que les aptitudes particulières, que les goûts s'affirmeront. L'éducation familiale, les exemples reçus au foyer, les conseils paternels et maternels ne sont certes pas étrangers à la formation du caractère, mais l'instruction seule, celle que les parents n'ont pas le temps de dispenser et qui se donne d'abord à l'école primaire met l'enfant en possession des instruments qui permettent à un homme de faire son chemin dans la vie.

Le gouvernement Godbout, en inaugurant l'instruction obligatoire, a voulu faciliter aux parents l'accomplissement du devoir sacré qui leur incombe de faire instruire leurs enfants. A ceux-ci la nouvelle loi va permettre l'accès à un enseignement primaire suffisant, dont les seront les premiers bénéficiaires. En effet, l'instruction ainsi reçue permet à l'écolier d'aborder ensuite, suivant ses aptitudes et sur les conseils de ses parents, des études plus avancées, non seulement dans les collèges, mais dans les écoles de spécialisation, écoles d'Agriculture, écoles de métiers, écoles techniques, fondées elles aussi par le gouvernement et qui conduisent le jeune homme à des carrières lucratives.

L'initiative du gouvernement Godbout dans le domaine éducationnel vise donc en premier lieu au bien-être des individus. Mais la politique conçue par le premier ministre, dans ce cas comme dans les autres, vise encore plus loin. C'est au progrès et à l'avancement de notre peuple tout entier que songent l'hon. M. Godbout lorsqu'il expose devant le parlement, l'hiver dernier, la loi éducationnelle qui vient d'entrer en vigueur. Dans un monde qui se transforme rapidement, où se multiplient les découvertes, les nouvelles façons de produire et de travailler, un peuple qui ne veut pas rester en arrière doit se transformer rapidement, où se multiplient les découvertes, les nouvelles façons de produire et de travailler, un peuple qui ne veut pas rester en arrière doit se transformer rapidement.

L'instruction primaire aussi complète que possible, dispensée à tous les enfants, dans des conditions avantageuses qui facilitent la tra-

"Je suis ici pour y rester"! — Adolf



Comment conserver sa santé

David Lloyd George, le seul homme d'Etat de la Grande Guerre et de la Victoire de 1918 qui reste vivant, vient de se marier à l'âge de quatre-vingts ans bien remplis.

Il vit maintenant retiré de la vie politique active, dans sa propriété de Churt, mais il conserve son mandat parlementaire, et de temps à autre le gallois indomptable se réveille et fait parler de lui toute la presse anglaise et même mondiale.

Avant la guerre de 1914, comme chancelier de l'Echiquier, il fit voter un budget "rouge" où l'impôt sur le revenu était fixé à un taux variable, plus bas pour le revenu du travail que pour celui du capital. Lord Rosebery, le gendre de Rothschild, parlant au nom de l'aristocratie anglaise, déclara: "Ce budget est non un budget, mais une révolution politique et sociale..." Mais le ministre des finances s'attaqua à l'accroissement de richesses obtenu sans travail ("uneared increment") et au cours d'une tournée de propagande à travers le pays répondit aux conservateurs: "Je pourrais nommer douze personnes dont les revenus dans les plus mauvais jours de la crise suffiraient à entretenir à l'aise pendant un mois 50,000 ouvriers et leurs familles".

Après la guerre, Lloyd George a mis de l'eau dans son vin... Il n'a pas vu d'abord le danger hitlérien. Au contraire, il défendait l'Allemagne nazie comme un rempart contre le bolchevisme. En novembre 1934, il s'écria à la Chambre des communes: "Nous allons encore le saluer comme notre amie!"

Mais ses illusions se sont dissipées plus tard. Il me disait, à Londres, en 1937, que la politique de non-intervention en Espagne ouvrait les portes à l'agression hitlérienne. Après l'occupation de Prague par Hitler, Lloyd George réclamait une entente avec la Russie: "Une alliance, un accord, un pacte, appelez cela comme vous voulez. Avec l'Union Soviétique nous avons une supériorité militaire écrasante contre laquelle l'Allemagne ne pourra rien". Et il ridiculisait publiquement la diplomatie de Chamberlain pour ses lenteurs dans les négociations Londres - Paris - Moscou.

Il soutient le gouvernement de Churchill dans la lutte contre le Reich hitlérien, lutte plus dangereuse et plus cruelle que celle qu'il menait lui-même contre l'Allemagne de Guillaume II.

Demandé le jour de son mariage comme il arrivait à maintenir la santé au milieu de tous les ennuis de sa carrière politique mouvementée, le "Père de la Chambre des Communes" a répondu:

— Voyez-vous, pour moi un changement de traces a toujours remplacé les vacances.

SIGMA

che des parents, voilà la première condition de ce progrès. Notre population l'a compris et c'est pourquoi elle accueille avec satisfaction, cet automne, l'avènement d'un nouveau régime éducationnel prometteur d'avancement et de réussite.

FRITZ COCUS ET PAS CONTENTS

Nous publions côte à côte deux extraits de la presse nazie. Le premier est destiné aux Français qu'on veut bercer de paroles douces. Il est emprunté au supplément français du journal allemand "Pariser Zeitung" du 1er septembre, publié à Paris par les autorités d'occupation.

Le deuxième est réservé à l'usage intérieur, donc, on n'a pas besoin de se gêner, on peut se permettre d'être franc. Ce texte fut publié le 20 août, dans "Das Schwarze Corps", hebdomadaire influent des S.S.

Les nazis aiment parler de la "loyauté allemande" ("Deutsche Treue").

Que les lecteurs la jugent!

Ce que les Fritz disent aux Français

"... Depuis une année envahissement, Berlin subit une sorte d'invasion française..."

"... L'hospitalité est le premier geste de l'Allemand. En voici un exemple: une jeune fille a loué une chambre à une jeune Française. Un jour, elles échangèrent leurs opinions sur la vie et, comme il se doit, elles parlèrent de la guerre. "Mon frère est prisonnier, près de Cassel, soupire la jeune fille. — Je voudrais tant lui envoyer quelque chose." Le lendemain matin, sa logeuse lui apporte un magnifique gâteau, fait sur les provisions de ses propres tickets..."

"Un jeune Allemand combat au front de l'Est. Au cours d'une permission, il vint à Berlin pour parler de vive voix à la jeune Française qu'il connaissait déjà si bien par ses lettres. La rencontre fut un succès. Maintenant qu'ils ont eu l'occasion de discuter ensemble, leurs lettres sont bien plus longues et cordiales."

"... Pour un de ses week-ends, Mlle D. a fait un petit voyage dans les montagnes du Harz, Allemagne centrale, invitée par une collègue allemande. Elle m'a fait un récit enthousiaste d'une promenade nocturne dans une forêt enchantée, au clair de lune. Elle a beaucoup admiré le style des maisons moyenâgeuses allemandes..."

Ce que les Fritz disent entre eux

"... L'homme allemand n'a rien de respect à la dignité de son peuple lorsqu'il estime autant une femme étrangère qu'une femme allemande. Nous voulons parler des femmes de nations battues par nous et des nations encore en guerre avec nous. Ces femmes ne sont pas venues en Allemagne par amour pour nous, mais parce que nous leur offrons du travail. Nous sommes en droit de douter de la sincérité de leurs sentiments..." Le Michel allemand s'est nourri trop longtemps de romans où l'on voit des jeunes gens et des jeunes filles venus de pays différents s'embrassant d'un véritable amour et devenir des couples heureux.

"Ces histoires romantiques n'arrivent pas en réalité. Tenons-nous en plutôt à une vérité très peu romantique. Aucun peuple, et encore moins un peuple étranger battu, n'envoie ses filles dans les chambres à coucher de l'étranger. C'est le plus courant de la vie."

"Les expériences faites par la directrice d'un camp d'étrangers confirment ce que nous disons. Plusieurs ouvrières françaises confiées à ses soins, sont devenues "flancées" avec des Allemands. (Nous mettons ce mot entre guillemets parce que, Dieu merci, il n'existe pas d'officier d'état-civil allemand qui consente à légaliser de telles mésallances.)"

On note le ton irrité de l'organe des "Sturmstaffel". La raison en est bien simple. "La pureté de la race allemande" est en danger. En effet, on compte quelque douze millions d'étrangers en Allemagne. Leur présence inquiète vivement les soldats allemands qui se font tuer sur tous les fronts, de Kerch à Leningrad et du golfe de Gadir à Split, et qui ont laissé dans leur pays les épouses dont la fidélité n'est pas de tout repos. Les drames conjugaux éclatent souvent, mais il est interdit d'en parler dans les journaux.

"Das Schwarze Corps" avait exigé des mesures sévères contre les épouses coupables et le gouvernement hitlérien a amendé la loi sur le divorce pour permettre à la famille du soldat tombé sur le champ d'honneur (?) de demander, au nom du mort, le divorce contre la femme qui l'a fait coïter avec un "métèque".

Hitler se vantait de transformer la France en lupanar. Il a réussi cette transformation... en ce qui concerne le Reich nazi.

SIGMA

Le Cardinal parlera dimanche à la radio pour le Timbre de Noël

Son Eminence adressera la parole à Radio-Canada, de 5 h. 30 à 5 h. 45. — Causerie qui sera diffusée dans toute la province. — Autres émissions les 28 novembre, 5 et 12 décembre. — Invitation aux doyens de nos paroisses.

Le comité provincial de défense contre la tuberculose est heureux d'annoncer que Son Eminence le Cardinal Villeneuve adressera la parole en faveur de la campagne du Timbre de Noël, dimanche prochain le 21 novembre.

Ce sera la première d'une série de quatre émissions organisées sous les auspices du comité provincial du Timbre de Noël, en collaboration avec Radio-Canada.

Son Eminence parlera de 5 h. 30 à 5 h. 45 p.m., immédiatement après le forum de l'Heure Dominicale. Son discours sera retransmis par tout le réseau français et les postes affiliés. On l'entendra donc

D'ESTOC et de TAILLE

Aux admirateurs de Charles Maurras

J'ai parlé dernièrement de "Gringoire" qui compte encore quelques disciples fervents à Montréal. Ils ont un autre prophète: M. Charles Maurras. Il n'a pas perdu, paraît-il, tout crédit auprès de certains jeunes gens complètement dérotés par notre époque mouvante et pleine de catastrophes.

Connaissent-ils bien la position actuelle de cet apôtre du "nationalisme intégral"? Savent-ils qu'il a passé entièrement, avec armes et bagages, au service du 3e Reich, au même titre que Déat, Doriot, Luchaire, Rives et Cie?

Les numéros récents de l'"Action Française" qui nous parviennent, permettent de mesurer l'avisement moral du royalisme français.

Ainsi, par la plume de M. J. Delabecque, ce journal reproche aux Français réfractaires de se soustraire au travail obligatoire imposé par l'ennemi. Vouloir buter l'ennemi hors du territoire français est déclaré être un crime. Et Charles Maurras, dans plusieurs articles de son journal, condamne sévèrement... les patriotes français.

Pour être tout à fait dans la ligne prescrite par le Dr Goebbels, Maurras agit le spectre du communisme. C'est le paranoïaque de Berchtesgaden qui sauvera la civilisation chrétienne de l'ogre rouge!

Maurras accuse l'Eglise française de mener une lutte secrète contre la "Révolution nationale" et de favoriser le... communisme. D'après lui, "elle coopère aux déchirements ou, de façon plus sournoise, contribue à bien des manœuvres de dissolution".

"Ce n'est pas sans tristesse ni même sans une espèce d'horreur" que cette nymphe Egérie de l'ex-maréchal Pétain se voit obligée de dénoncer la campagne "pro-communiste" des prêtres français.

"Un des traits particuliers de cette activité funeste (et, on n'a pas honte de le dire, inattendue) est celui qui tend à minimiser le communisme ou à le justifier, ou à le légitimer sous condition: vous ferez ceci, ou le communisme deviendra juste: vous ferez cela ou le communisme sera la solution désirée d'en-haut. Et ce sont des hommes revêtus d'un caractère spirituel tout spécial qui s'aventurent dans cette Causistique ou cette Logistique papone!"

En France, l'union sacrée s'est formée spontanément autour de la Résistance. Les prêtres catholiques et les ouvriers socialistes et communistes sont unis par la haine contre l'envahisseur qui a proclamé dans "Mein Kampf": "L'instinct naturel commande à tous les êtres vivants non pas seulement de conquérir leurs ennemis, mais de les détruire."

Mais Charles Maurras n'est pas effrayé par la destruction de la France ("Vernichtung Frankreichs") annoncée ouvertement par Hitler comme but de sa politique. Il n'a qu'un seul ennemi: la Résistance française.

Comment un Canadien qui sent sa parenté spirituelle avec la France, peut-il encore suivre Charles Maurras, devenu défenseur du "nazisme intégral"?

Boris SKOMO

LES MOTS CROISÉS DU JOUR

par TITILLIT

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1															
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

HORIZONTALEMENT

- 1.—D'une manière jésuitique.
- 2.—Sans activité. — Famille d'algues vertes.
- 3.—Père des Néréides. — Petite brosse en bois de porc. — Boîte pour recueillir les bulletins de vote.
- 4.—Volonté, espérance. — Au moyen âge, cavalier allemand servant en France. — Partiel de "votre".
- 5.—Qui ont rapport à l'ogive. — Scellement.
- 6.—Fleuve de la Sibérie. — Pédoncule de l'axe méridionale.
- 7.—Saint (abrév.). — Doune plus de surface. — Croissance aux vertes de la religion. — 2e conj.
- 8.—Partie inférieure du pain. — Mueuses à l'aune. — Région viticole de la France.
- 9.—Disposait subit un certain équilibre. — Époque. — Solipède.
- 10.—Pit. usages. — Lieu protecteur du foyer domestique chez les Romains. — Produit au dehors.
- 11.—Tombé en désuétude. — Atteint qu'on rase le bois pour faire de la sève à papier, etc.
- 12.—Hardi, audacieux. — Roi de Thibet en Chine. — Vile d'Autriche.
- 13.—Petit oiseau des îles Canaries. — Écrivain anglais, né à Chelmsford.
- 14.—Tréposition; dans. — Petite pique. — Préfixe signifiant "hors de".
- 15.—Macération que l'on fait subir au lin, etc. — Qui a du bon sens.

VERTICALEMENT

- 1.—Opinion des juges. — Assiégé; un domoie.
- 2.—Relatifs à l'énergie. — Numéro (abrév.).
- 3.—Clair, pur et calme. — Possède.
- 4.—Eison d'Europe. — Muni de vivre. — Liquide transparent. — Tête d'une tige de blé.
- 5.—Allez, en latin. — Déesse par excellence du ciel chez les peuples scythiques. — Action de prier.
- 6.—Équerre. — Qui a l'habitude de prier. — Communisme une couleur à.
- 7.—Qui dure six ans. — Greffé une entée sur.
- 8.—Pâte-forme qui règne dans les terres. — Nom de deux chaînes de montagnes. — Adresse. — Symbole chimique de l'argent.
- 9.—Inflammation de la muqueuse des gencives. — Existential. — Etui de métal.
- 10.—Subversif. — Qui a repris son calme habituel.
- 11.—"Péninsule de mon". — Qui monte à l'échelle de la Sicile méridionale. — Greffes une entée sur.
- 12.—Ancien bouclier. — Insecte dit "dépère" brachyptère. — "dépère" con. — Possédée.
- 13.—Couverture de nerfs de boeufs. — Sur face plane divisée en cent cases blanches et noires.
- 14.—Bout d'une pièce de bois. — De l'Inde.
- 15.—Mennes monnaies d'argent des anciens Romains. — Différence physique et constitutive de l'homme et de la femme.

SOLUTION DU PROBLEME No 268
Paru dans le "JOUR", 13 novembre 1943

M	A	N	I	F	E	S	T	A	T	R	I	C	E	S
E	X	I	L	E	R	A	T	T	R	I	M	A	G	E
C	I	T	E	R	A	P	A	I	S	E	A	N		
I	O	S	E	I	N	T	A	C	T	O	R	A	L	E
N	E	T	A	I	O	S	E	S	O	P	I	N	E	S
N	E	T	A	I	O	S	E	S	O	P	I	N	E	S
A	R	E	T	E	M	E	T	R	A	M	E	R		
I	G	N	E	P	O	S	A	G	E	I	R	E		
S	O	T	B	A	I	R	O	U	T	E	S			
S	T	E	R	E	R	E	N	T	S	I	R	E		
I	A	A	E	C	I	M	E	U	S	E	S			
B	I	O	N	S	E	F	F	U	S	I	O	N		
L	E	N	T	U	N	E	R	A	B	O	T			
E	N	C	E	I	N	T	E	I	D	O	I	N		
S	T	E	R	N	E	R	E	S	I	S	T	E		

GAGNANT DE LA SEMAINE DERNIERE:
M. Paul Cuvier, 1659 Park Avenue, New York City, N.Y.